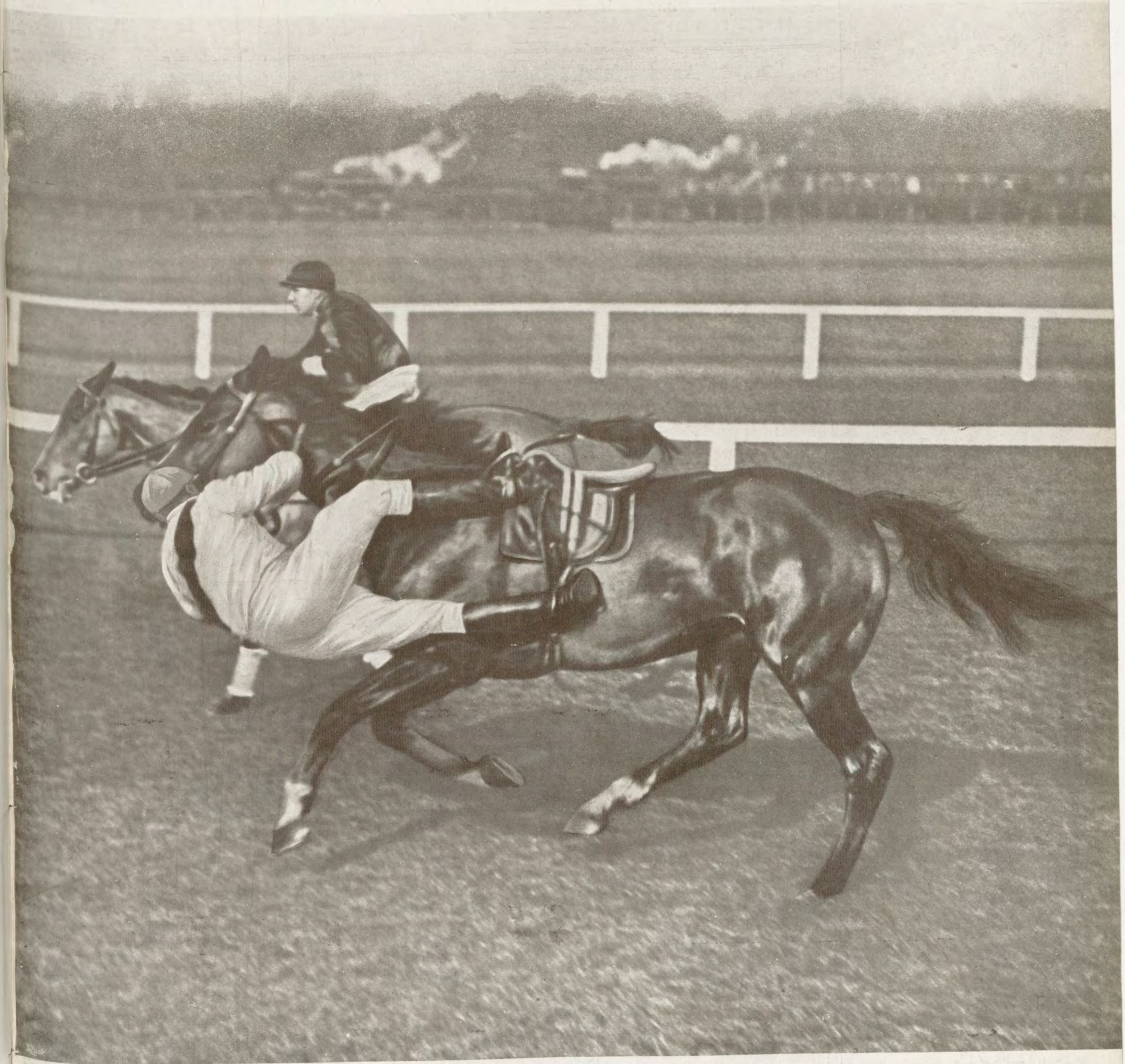
1e Année ø N° 492 — 50 Centimes — 22 Février 1908 ø Tous les Samedis.

LA VIE AU GRAND AIR

Dans ce numéro, un hors-texte : **" l'Aviateur Henri Farman "**



Publications Pierre Lafi & Cie
Je Sais tout ø Fermes et Châteaux ø Femina
Musica ø La Vie au Grand Air ø Éditions d'Art
90, Av. des Champs-Elysées, et 9, Av. de l'Opéra

A PROPOS DE LA RÉOUVERTURE D'AUTEUIL

Une chute dangereuse

Abonnements :
Paris et Départements .. .. 24 *francs*
Étranger .. .. 28 *francs*
Changements d'adresse 0 fr. 75

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

BANQUE AUTOMOBILE

47, Boulᵈ Haussmann, PARIS

TOUTES MARQUES D'AUTOMOBILES PAYABLES AU GRÉ DU CLIENT

DEMANDEZ FRANCO "GUIDE AUTO"

AUTOMOBILES

FOUILLARON

à changements de vitesse progressifs

54, RUE DE VILLIERS — LEVALLOIS-PERRET (Seine)

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Conservation, Blancheur des dents, Beauté éclatante des lèvres et de la bouche
Prix de la boîte, 2 fr. 50 franco.

EAU DENTIFRICE CHARLARD
Prix du flacon : 2 fr. 50
Pharmacie CHARLARD, 12, bd Bonne-Nouvelle

Ces deux produits, composés en 1765 par M. Charlard, prévôt du Collège des Pharmaciens de Paris, jouissent depuis cette époque de la faveur du public ; ils rendent les dents très blanchées sans attaquer l'émail. — Pharmacien CHARLARD, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS

Lire dans "*JE SAIS TOUT*"

SHERLOCK HOLMES

LE GRAND SUCCÈS THÉATRAL DU JOUR

ÉPILATEUR NIL

Détruit instantanément et sans douleur les Poils et Duvet disgracieux du VISAGE et du CORPS. *Pas d'inflammation. Rend la peau douce et veloutée. En usage chez les artistes et l'aristocratie.* Approuvé des sommités médicales.
Le Flacon : 8 fr. Envoi franco. — VERDÉILLE, Pharmacien de 1re cl., 87, Rue de Lévis, Paris (XVIIe arr.).

Sportsmen !
En cas d'ACCIDENTS, FOULURES, CONTUSIONS, ENTORSES, BRULURES, PLAIES de toute nature,
— EMPLOYEZ LE —
BAUME DES PYRÉNÉES
50 ANS DE SUCCÈS
de F. CAMPAN, pharmacien à Bayonne.
SUPPRESSION IMMÉDIATE DE LA DOULEUR
GUÉRISON CERTAINE ET RAPIDE
Le pot : 2f50 franco poste. Vente dans toutes Pharmacies

50 Ans de Succès **LINIMENT GÉNEAU**

Plus de FEU — Plus de TARES

MARQUE DE FABRIQUE

Seul TOPIQUE remplaçant le *FEU* sans douleur ni chute de poil. Guérison rapide et sûre des *Boiteries*, *Molettes*, Ecarts, *Foulures*, Vessigons, Engorgements des jambes, *Suros*, Eparvins, etc.

DÉPÔT : 165, Rue St-Honoré, Paris et dans les Princip. Pharmacies

PARFUM VIVITZ
LT-PIVER
PARIS
Essence, Savon, Poudre de Riz
Lotion, Sachets
etc

La Semaine Comique, par Henriot

— Comment ce papier blanc, la carte de l'Alaska?... Il n'y a ni noms de ville, ni routes d'indiquées.
— C'est comme ce sera pendant la course... tout est sous la neige.

— Qu'est-ce qui a renversé le pot à eau sur ma carte de New-York-Paris?
— C'est moi, papa... j'ai voulu figurer le dégel sur le détroit de Behring !

— Comment... tu vas conduire en tenue de bain de mer?
— Je veux m'endurcir un peu pour la course New-York-Paris.

La nouvelle direction de l'Opéra, pour rajeunir le répertoire, fait arriver les Valkyries en automobile, naturellement sur pneumatiques *le Gaulois*,

SOCIÉTÉ DES AUTOMOBILES

EUGÈNE BRILLIÉ

60, boulevard Pereire (Place Wagram)

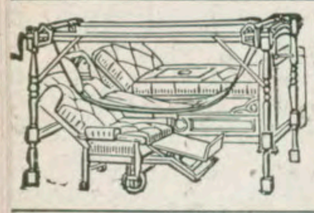
Ad. télég. AUTOBRIL-PARIS Télép. 535.56

Voitures de Tourisme et de Livraison, Omnibus
Camions, Moteurs, Canots

Construits dans les ateliers d'Artillerie de SCHNEIDER et Cie
LE HAVRE

Fournisseurs de la Cie Générale des Omnibus de PARIS

MOTO NAPHTA



LIT MÉCANIQUE DUPONT
10, Rue Hautefeuille
PARIS (VIe)
TÉLÉPHONE 818-67
Envoi Franco du Catalogue
Aucune Succursale

Photographie *FEMINA* **BON** de réduction de 5% sur les tarifs
Il suffit de présenter ce bon 90, avenue des Champs-Elysées, pour bénéficier de cette remise
Les abonnés ont droit à 10 0/0
(Sur Présentation de leur quittance d'abonnement.)

1908 commence ! ! !

LES SUCCÈS DE BIBENDUM

Continuent ! ! !

COUPE DES VOITURETTES

de Turin (26 Janvier 1908)

Le 1er GIUPPONE

(LION-PEUGEOT)

était sur

PNEUS MICHELIN

DÉFIEZ-VOUS, Madame

de l'action nocive du temps. — Prenez tous les soirs au coucher deux dragées de ROMASTINE BOUTY
Ce produit AUGMENTE RAPIDEMENT L'AMPLEUR DES SEINS, LES RAFFERMIT ET LEUR DONNE UNE APPARENCE DE JEUNESSE PERPETUELLE
LE FLACON : 10 fr. — Envoi franco contre mandat-poste.
Laboratoires BOUTY, 1, Rue de Châteaudun, Paris

CYCLES & MOTOCYCLES
de toutes Marques
APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES
de toutes Marques
PAYABLES EN 12 ET 15 MOIS
à L'INTERMÉDIAIRE 17, R MONSIGNY PARIS
(CATALOGUE FRANCO)

25 var. nain d'élite 8 frs
50 » » 16 »
100 » » 30 »
Franco de tout frais avec instructions pour culture dans toute la France.

ROSIERS

CATALOGUES cont. plus de 100 gravures et renseignements intéressant tous les amateurs de fleurs, *gratis*

GEMEN & BOURG à LUXEMBOURG (Grand-D.)

La plus importante maison du monde pr rosiers. Nos produits sont plus résistants et meilleur marché que partout ailleurs

NOUVEAU BANDAGE
Accepté à la Société de Chirurgie de Paris.
Le *seul* recommandé par tous les médecins et chirurgiens
Cet appareil en forme d'arbalète est *invisible* sur le corps supprime le ressort du *dos* et le *sous-cuisse*. Le malade peut se livrer à tous les travaux sans éprouver de gêne. Par sa pression constante, il fait disparaître la hernie et mène à la guérison. Méfiez-vous des contrefaçons et n'achetez pas de bandage sans vous en faire *garantir la contention*. Envoi du catalogue. MEYRIGNAC, fabricant, 229, Rue Saint-Honoré, Paris

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
Paris et Départements ..... 24 fr.
Etranger ..... 28 fr.
Changement d'adresse : 0 fr. 75

22 Février 1908 — N° 492
PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie
90, avenue des Champs-Élysées, PARIS — Téléph. 528-64, 528-66 528-68
Publicité : HUGUET-MINART & Cie, 11, boulev des Italiens

PUBLICITÉ :
Pages d'Annonces, la ligne ..... 2 fr.
La page ..... 600 fr.
Encartage ..... 750 fr.

AUX CHAMPIONNATS DE DAVOS — LE GRAND SAUT

Les championnats du monde de patinage, fond, vitesse et figures, viennent de se disputer sur la magnifique patinoire de Davos. Parmi les concurrents du concours de figures, on a surtout remarqué Miss Cochrane, Mlles Opika de Meray Horvath, Anna Hamilton, MM. F. Vogel, Carl Seik et Andor Szende; dans les figures par couples, M. et Mrs Johnson, Miss Wrinch et M. Linnell, Mlle Hubler et M. Burger. Notre photographie représente une des plus originales et des plus audacieuses parmi les figures libres.

JE SUIS CHAUFFEUR !

Par PIERRE FILHOL

Chauffeur par hasard — Comment je fus embauché — Les joies du métier et ses petits ennuis — Comment j'ai quitté mes patrons d'un jour

MONSIEUR, on m'a dit que vous aviez besoin d'un chauffeur ?

C'est moi qui, casquette à la main, en vague costume d'auto, la peau de bique du chauffeur sur le dos, viens me présenter chez un particulier.

L'idée m'était venue tout à fait par hasard de vivre un jour complet de la vie d'un mécanicien conducteur. L'autre semaine, un monsieur déclarait au patron d'un café que je fréquente quelquefois :

— Je suis très embêté, je voulais aller à la campagne dimanche et mon mécanicien vient de me quitter. Vous ne connaissez personne... ?

Le client parti, j'appelai le patron pour lui demander son adresse, sous le prétexte que je connaissais un chauffeur excellent.

Et le lendemain matin, c'est moi qui me présentais au sportsman en question.

C'est un négociant, un grand négociant de Paris dont la « firme » est connue. Il me reçut dans son bureau.

— Vous avez déjà été en place ?

— Oui, monsieur, six mois chez M. X..., un an chez M. Z..., dans les derniers temps, avant l'été, j'étais chez M. Pierre Lafitte.

— Parfaitement. Vous avez des certificats.

— Je peux en fournir, mais j'ai quitté ma dernière place pour faire du taximètre automobile. J'ai fait une bêtise, ça ne rapporte rien... Vous pouvez écrire à mes anciens patrons pour demander des références : je ne doute pas qu'elles soient excellentes.

Le patron probable prenait des notes. Il me demanda si j'étais prudent, si j'avais eu des contraventions, des accidents.

J'avouai un excès d'huile et une aile brisée.

— C'est que vous mènerez souvent ma femme et mes enfants, et je tiens à avoir un chauffeur très prudent et très sûr. Vous voulez gagner combien ?

— J'avais deux cents francs, habillé.

— Je n'habille pas mon chauffeur, il se met comme il veut, une tenue correcte, je n'en demande pas plus : et vous êtes parfaitement libre de laisser repousser vos moustaches : j'aimerais mieux, même... Quant aux appointements, deux cents francs, c'est beaucoup : je donnais à celui que vous devez remplacer cent cinquante francs et ses frais quand, l'été, nous faisons des excursions.

— Cent cinquante francs ! protestai-je. Je veux au moins, pour débuter, cent quatre-vingts, avec promesse d'augmentation prochaine.

Il hocha la tête :

—Nous verrons, quand j'aurai pris mes renseignements. Mais allez toujours au garage, voir la voiture.

Par un hasard extraordinaire, il se trouva que le patron du garage me connaissait de vue. Il s'efforça de me faire avouer les raisons qui m'avaient fait lâcher le journalisme pour me mettre au volant. Je lui en donnai de stupides, qui le satisfirent sans doute, car il me donna sur mon futur patron tous les tuyaux possibles et me déclara, en fin de compte, avec le tutoiement de vieux camarade :

— D'ailleurs, si ça ne colle pas avec lui, je te trouverai vivement une place.

Entrée en fonction

Le lendemain matin, je recevais un bleu me priant de passer immédiatement au bureau de M. M...

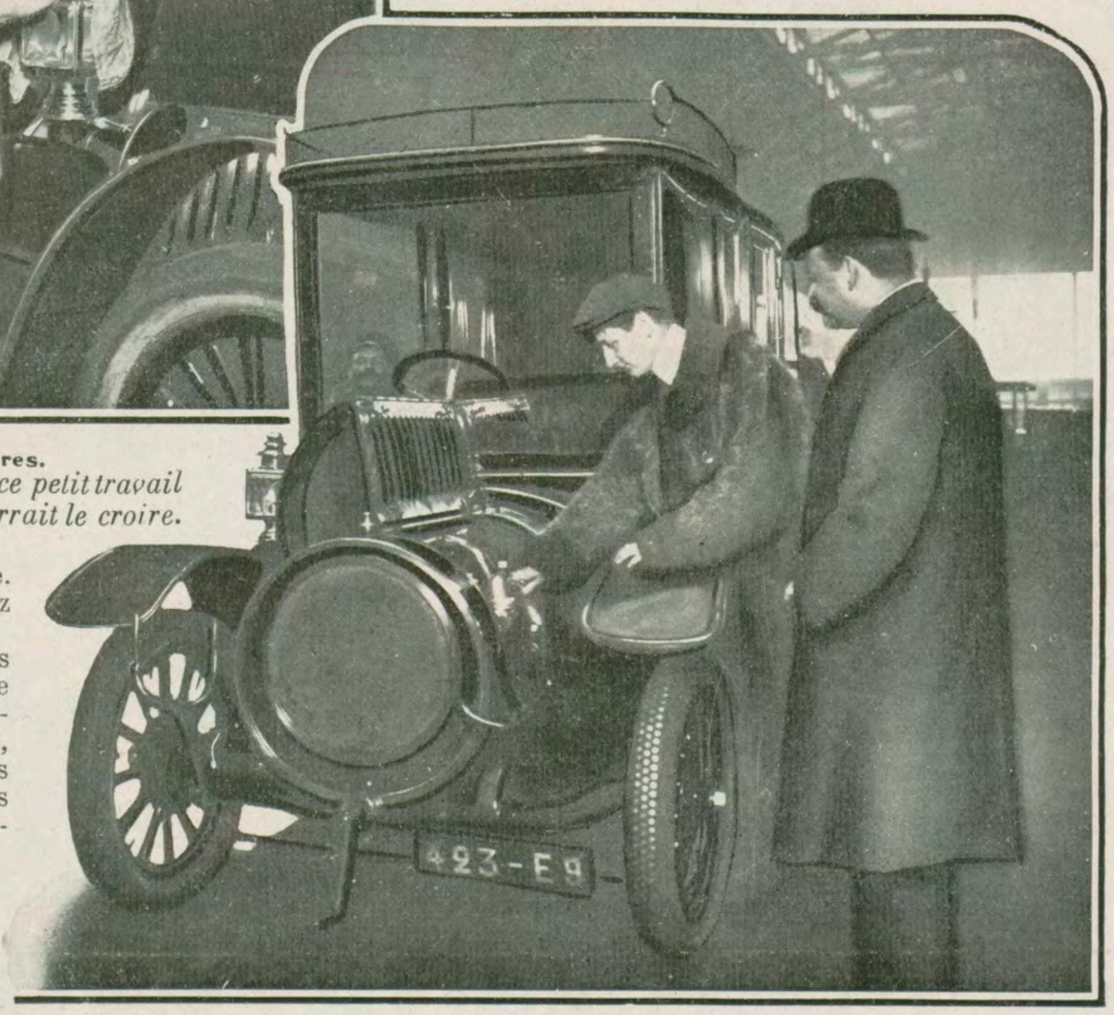
— Cent soixante-quinze francs par mois, et dans trois mois une augmentation. Ça vous va ?

Parbleu ! Je discutais pour la forme.

— Allez au garage cet

Offres de service !
Notre collaborateur se présente chez son futur patron dans l'espoir d'une réponse favorable.

Le nettoyage des phares.
Lorsqu'on n'y est pas habitué, ce petit travail n'est pas aussi aisé qu'on pourrait le croire.



La vérification du moteur.
Avant d'aller chercher ses « patrons », le conducteur d'un jour vérifie les coins les plus secrets de son moteur.

après-midi. J'ai prévenu le directeur, vérifiez la voiture, faites les cuivres et soyez ce soir à huit heures ici, nous allons au théâtre.

Joie ! ça commençait bien : il fallait pour mener mon article au bout me plier aux exigences du métier. Je donnai cent sous au garage pour que tout soit prêt le soir, et à sept heures et demie, pimpant, j'arrivais prendre la voiture. La dame descendit la première, après une demi-heure de retard :

— C'est vous le nouveau chauffeur ? »

— Oui, madame.

— Pas d'imprudence, n'est-ce pas ? Monsieur va descendre, nous allons chez Réjane.

Monsieur descendit, et je commençais à me montrer très brillant ; peut-être eus-je deux ou trois fois l'intention d'éblouir mes maîtres passagers, mais j'aimais mieux ne pas risquer de casser une aile, vague accident dont mon amour propre eût fortement souffert. J'arrivai à bon port.

Ah ! je me rappellerai les trois heures passées rue Blanche, à attendre la sortie ; un petit marchand de vins recueillait tous les chauffeurs des environs ; on joua aux dés, à la passe anglaise, à la manille, et je ne fus rappelé à la réalité que par le cri du chasseur qui réclama avec insistance le *114 E. G.* C'était moi ! Je passai encore une heure devant un grand restaurant du boulevard, où mes patrons se réconfortèrent, et ce n'est pas avant deux heures du matin que je rentrai au garage. Le temps de griffonner un bleu au photographe de la *Vie au Grand Air* qui devait me

La démission !

Le chasseur du café s'enva porter à la poste le pneumatique qui contient la démission du chauffeur d'un jour.

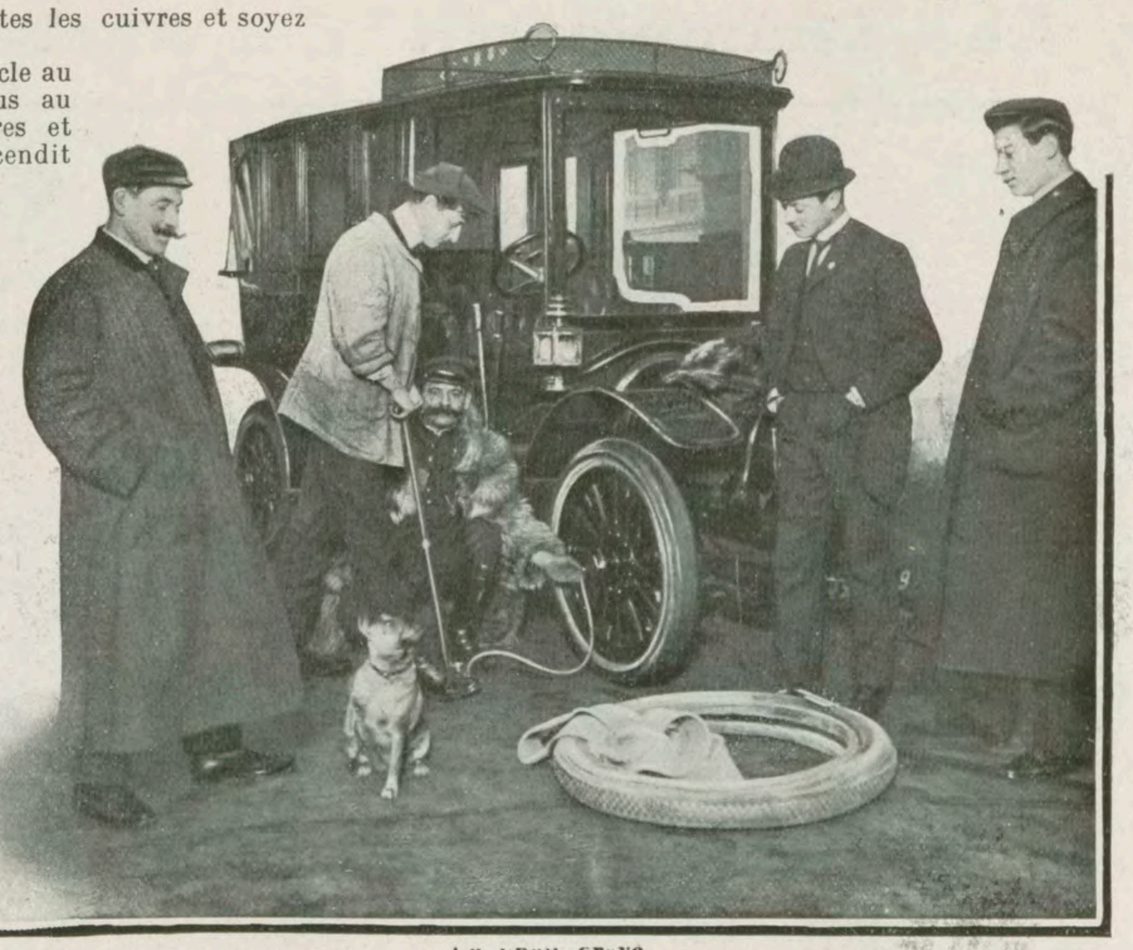
pister le lendemain, et j'allais me coucher avec d'autant plus d'enthousiasme que, la voiture nettoyée et les cuivres faits, je devais être à huit heures et demie chez mon patron.

La matinée fut lamentable : des poses à la porte d'architectes, des stations devant des magasins, des encombrements dont je croyais ne pouvoir sortir : enfin, une rentrée vers midi et demi, avec trois quarts d'heure pour déjeuner.

Madame me prit à son service, quatre ou cinq courses, une jusque vers Sèvres, un violent coup de poing dans le carreau, parce que je m'étais laissé aller à virer un peu vite. Rencontre d'une amie, un tour au Bois, une heure à la porte d'Armenonville, cinq heures, dégringolade dans Paris, rue de la Paix, cinq quarts d'heure de patience et il faisait, malgré le gros manteau, un froid !... Catastrophe au retour, un pneu qui crève en pleine rue, indispensable réparation, retour un peu tardif au foyer où monsieur, déjà de retour et inquiet, se précipite sur moi pour me demander des explications ; la dame hausse les épaules : « Il a crevé ! » Je n'insiste pas : on me prie poliment de venir à neuf heures prendre madame et monsieur pour une soirée.

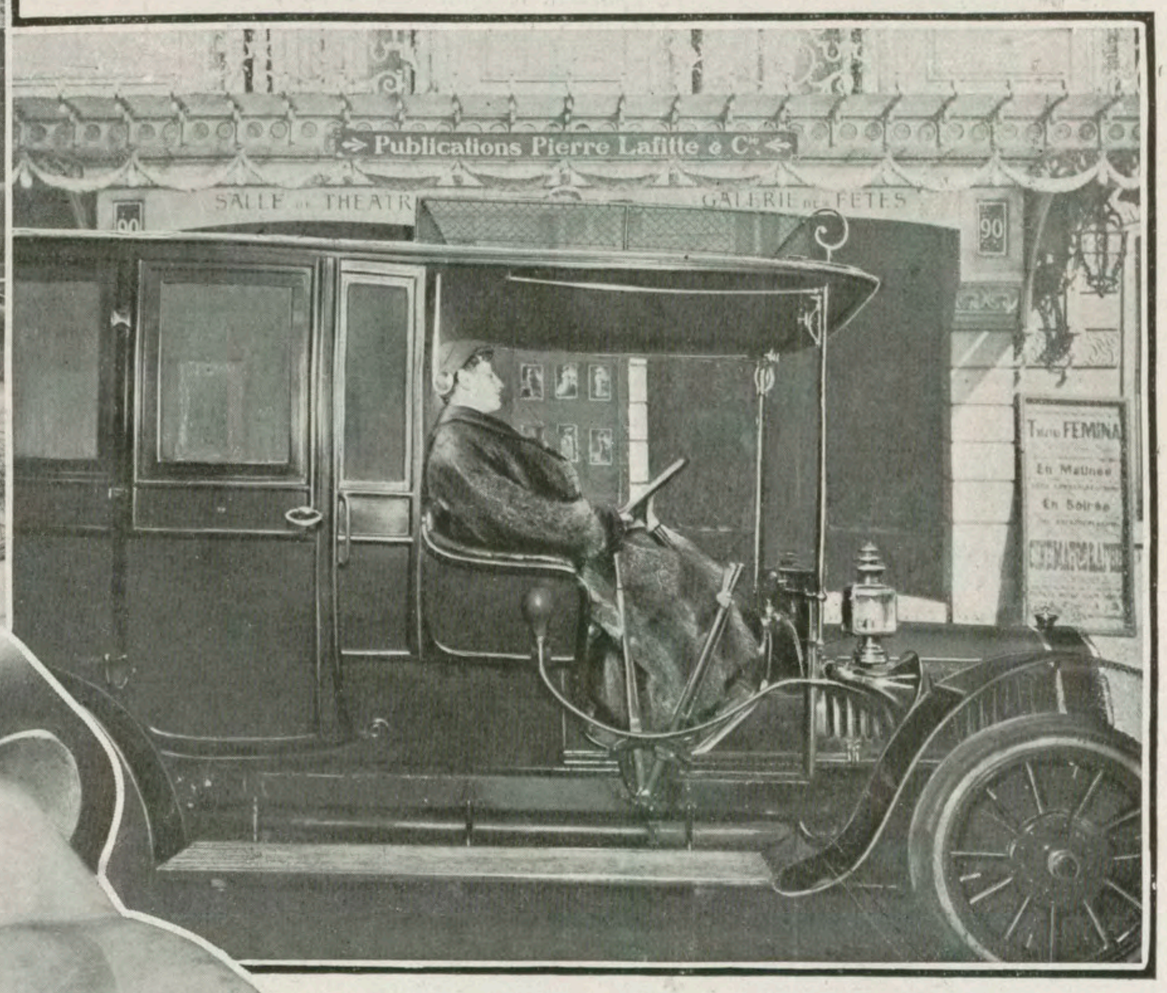
Pour 5 fr. 75.

Et toutes ces tribulations, toutes ces poses lui ont rapporté 5 fr. 75.



Le pneu crevé.

Pour ses débuts, le chauffeur n'a vraiment pas de chance : voilà son pneumatique crevé. Les coups de pompe vont le réchauffer.



Le sommeil réparateur.

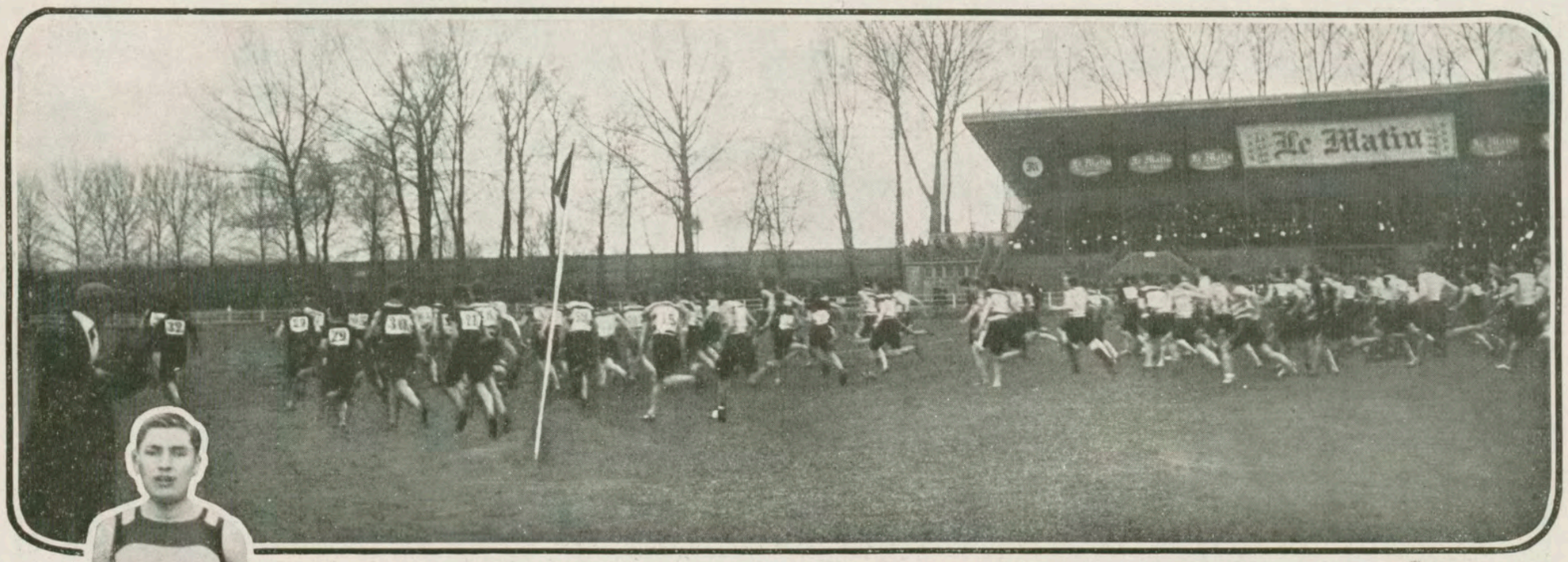
Pendant qu'il attend sa patronne à la porte des endroits mondains, le chauffeur se repose en faisant un somme.

Hélas ! et c'est ici que je fais toutes mes excuses à mes maîtres d'une journée : j'ai reconduit votre voiture au garage, j'ai prié le laveur de la nettoyer à fond, et je suis parti, j'ai rejoint le photographe de la *Vie au Grand Air*, qui n'avait jamais tant ri, et c'est du Criterion que j'ai envoyé un chasseur chez mon patron pour le prier de m'excuser, mon métier de journaliste m'empêchant de me trouver tous les soirs à sa disposition.

Si tant est qu'il y ait une morale à tirer de cette petite fugue dans le monde des chauffeurs, la voici : j'ignore tous les bénéfices licites et les « retours de bâton » du métier ; mais, de huit heures du matin à deux heures du matin, cinq francs soixante-quinze par jour ce n'est pas payé : j'aime mieux faire de la copie.

PIERRE FILHOL.

Le Championnat de Paris de Cross-Country



Le départ.

Plus de 150 concurrents, appartenant aux treize plus grands clubs de la région parisienne, ont pris part, dimanche dernier, au Championnat de Paris de Cross-Country. Il fut gagné par Fayollat devant Keyser, à 100 mètres.

Une journée à surprises — Le forfait du Racing — L'abandon de Ragueneau — Les favoris individuels et équipes battus

Fayollat.

Comme en 1907, avec Ballon, c'est encore un outsider qui a triomphé : Fayollat s'est classé premier, en 49 m. 34 s. 2/5.

Les sportsmen amateurs d'émotions violentes qui, dimanche dernier, avaient, pour tuer le temps, fait le pèlerinage de Colombes, purent se vanter de voir leur amour des péripéties largement satisfait.

En effet, sur cet hippodrome qui vit naguère la déroute de bien des favoris et la victoire d'outsiders à grosses cotes, les pronostics des compétences de la course à pied crevèrent comme de vulgaires tuyaux.

Qui eût dit, un quart d'heure avant le départ, que Keyser admirerait, hélas ! à cent cinquante mètres de Fayollat, le triomphe de cet énergique coureur du Sporting Club de Vaugirard?

Je ne veux en rien enlever un atome du prestige de Fayollat, il l'a trop bien gagné, mais je me permettrai toutefois de dire à Keyser que, lorsque l'on va jouer une partie comme celle de dimanche, le mieux est de ne pas sortir de sa cabine avant le départ. On s'y tient bien tranquille, au chaud et à l'abri de cette effervescence et de cette exaltation irréfléchies, mais toujours regrettables, qui semblent maintenant devoir accompagner toutes les manifestations sportives, depuis que les clubs font de la politique. Puis on prend le départ sans être nerveux, ce qui n'était pas son cas.

La défaite de Keyser n'était, du reste, que la seconde surprise de la journée, les coureurs du Racing s'étant offert le luxe de déclarer forfait sur le terrain même, malgré les objurgations véhémentes de leurs dirigeants. Ah! politique! politique! pourquoi ne restes-tu pas chez toi, au bout du pont de la Concorde!

Ragueneau se chargea de la troisième surprise. Après un bon début de course et après être entré sur l'hippodrome avec Keyser et Fayollat pour le passage devant le public, le crack montrougien obliqua à gauche et rentra au vestiaire de la même allure aisée qu'il avait eue jusque là. Qu'est donc devenue sa belle ténacité d'autrefois?

La quatrième et dernière surprise nous vint du Métropolitan Club, cercle de jeunes énergiquement réservé, parfois trop, même, qui mit en ligne une équipe d'une homogénéité parfaite qui durant tout le parcours sut rester groupée et arriva au poteau en paquet, remportant la première place du classement. Les surprises de ce genre-là ne sont jamais désagréables pour un vrai sportsman.

L. de Fleurac.

(Plaques Lumière.)

Le saut d'une barrière.

Le cross se disputait au stade de Colombes, sur 14 kilom. 500. Ragueneau abandonna au bout de 6 kilomètres, alors qu'il était en tête, avec Fayollat et Keyser. Dans le classement par équipes, la victoire revint facilement, grosse surprise, au Métropolitan Club.

(Cliché de notre envoyé spécial).

LE GRAND PRIX DE MONTE-CARLO

LE VAINQUEUR DU GRAND PRIX DE TIR AUX PIGEONS

Le Grand Prix de tir aux Pigeons de Monte-Carlo vient d'être disputé. Il avait réuni l'élite des tireurs du monde entier et a été gagné par le champion autrichien, le comte Czernin, sur un lot de 177 tireurs. Le comte Czernin, que nous représentons lorsqu'il vient de tirer son dernier coup de fusil, a tué 15/15, gagnant l'objet d'art et 26.564 francs. Le second était M. Henriet, français, tuant 14/15.

BLOC-NOTES

Nous engageons nos lecteurs à collaborer à cette page en nous envoyant des documents sportifs intéressants.

AUTOMOBILE

Le départ du ballon le Valkyrie, *à Battersea (Angleterre). De droite à gauche : Mistress Harbord, MM. Julliot, C. S. Rolls, comte de la Vaulx, H. Butler.*

EN ROUTE POUR... PARIS

Depuis dix jours bientôt, les concurrents du raid New-York-Paris roulent sur les routes américaines. Ils ont eu, dès les premiers kilomètres, un avant-goût de ce qui les attend dans les montagnes de l'Alaska ou dans le steppe glacé de Sibérie. Si on en croit les dépêches, les voitures ont dû, dès la première journée, se prêter un mutuel secours, pour ne pas rester enfoncées dans la neige sans pouvoir avancer ni reculer, comme il nous advint, avec Collignon, dans le col du Genèvre. Ils ont dû même faire appel à l'aide des passants pour sortir l'une d'elles d'un fossé.

Cette aide ne leur a pas manqué, car l'épreuve du *Matin* à soulevé de l'autre côté de l'Atlantique, tout comme le raid Gauban-Dumont-Werner, le plus grand enthousiasme. L'Américain est toujours prêt à s'emballer pour les grandes choses, aussi *the greatest trip in the World* ne pouvait-il manquer de soulever les foules. C'est au milieu d'une véritable mer humaine que les voitures, accompagnées de plus de deux ou trois cents automobiles des membres de l'Automobile-Club Américain, traversèrent les rues de New-York et la banlieue de la grande ville. Le même accueil les attend partout sur leur passage, et je crains bien que ce soit une des causes qui les retardent dans la traversée du Continent.

Il est vrai qu'ils ont décidé, si les prévisions ne leur permettent pas d'atteindre San Francisco au jour fixé, d'emprunter, à partir d'Ogden le moyen de transport qui leur plaira : en bon français, de mettre leurs voitures au chemin de fer. Ce qui importe, c'est d'arriver assez tôt en Sibérie pour devancer le dégel.

Une des particularités du raid actuel, c'est que toutes les voitures ont à bord des appareils photographiques, et la plupart des cinématographes. Aussi, peut-on être sûr que l'on aura plus tard tous les détails de leur voyage. Naturellement, nous avons pris nos précautions pour recevoir des photographies sur tout le parcours. Nous nous sommes entendus avec les différents concurrents, et nos lecteurs peuvent être assurés que la *Vie au Grand Air* sera, comme toujours, la plus rapidement et la plus fidèlement renseignée.

Marcel Viollette.

Le nouvel aéroplane Delagrange dont les particularités consistent dans le radiateur et l'équilibreur placés en avant.

CYCLISME

Sanz, fils naturel du roi Alphonse XII, — dont il est question en ce moment — lorsqu'il était champion cycliste amateur.

LA RÉSURRECTION D'UN CHAMPION

Il est dit que Jacquelin passera sa vie à causer notre étonnement. Après avoir, au moment du Grand Prix, prouvé que s'il n'y avait pas eu une formidable combinaison contre lui dans sa demi-finale, il l'aurait sûrement gagnée, le voilà à nouveau revenu en forme. Et ne vous y trompez pas : soyez certains que s'il voulait s'en donner la peine on pourrait, sans faire une trop mauvaise affaire, le prendre comme favori dans le Championnat du Monde de 1908, quelle que soit la forme de ses adversaires. L'autre jour, notamment, au Vélodrome d'Hiver, il a eu une envolée aussi belle qu'en ses jours de gloire. Ayant démarré comme il sait démarrer un tour avant la fin, il s'est enfui vers le poteau d'irrésistible façon, ne se laissant pas même reprendre l'épaisseur d'un pneumatique, malgré les efforts de Dupré, qui est pourtant un terrible accrocheur. Puis, ce fut sa victoire contre Dupré, qu'il battit dans les deux manches de leur match, et le même jour Jacquelin remportait encore une course scratch.

Jacquelin n'est pas l'homme qui vient, c'est l'homme qui est toujours là. Quelques jours de travail, et il est en pleine forme. C'est ce qui lui a permis de triompher à Madison, avant les derniers Six Jours, lors de son fameux conflit avec Pat Powers, de l'invincible Kramer, dans la seconde manche du match. De l'avis de tous les coureurs qui étaient là-bas, ce fut lui qui gagna, mais les officiels, n'entendant pas de cette oreille, décidèrent d'arrêter la course un tour plus loin. C'était bien trouvé, mais cela n'enlevait rien à la valeur de Jacquelin.

Espérons que celui qui fut l'un des plus grands champions du ciment le redeviendra : il le peut s'il le veut.

J. M.

RÉSULTATS TECHNIQUES

Du 9 au 14 février.

CYCLISME

Dimanche 9 février.

Vélodrome d'hiver. — *30 heures derrière motos* : 1. Parent, en 23 m. 15 s. : 2. Léonard : 3. Caron. *Match Jacquelin-Dupré* (1.000 mètres) : 1. Jacquelin : 2. Dupré. *Course de l'heure* (Championnat d'hiver) : 1. Darragon (78 kilom. 523) ; 2. Contenet ; 3. Walthour.

ATHLÉTISME

Dimanche 9 février

Parc des Princes. — Le Stade Français bat le Sporting Club Universitaire de France, par 9 points à 6.

HIPPISME

Dimanche 9 février.

Pau. — *Prix du Palais d'hiver* (haies 3.500 m.) : 1. Sergent, à M. E. Balsan (A. Benson) : 2. Samuelo : 3. Reitre. (15 partants.)

Vincennes. — *Prix de Verneuil* (trot attelé, 2.900 m.) : 1. Diable à Quatre, à M. G. Dergnesse (Visa) ; 2. Diplomate ; 3. Estimanville. (9 partants.)

Jeudi 13 février.

Pau. — *Prix Gaston-Phébus* (Steeple, 4.000 m.) : 1. Pincette, à M. Ch. Liénart : 2. Dynamo III ; 3. Premier Consul. (7 partants.)

PATINAGE

Davos. — *Championnat du monde de patinage.* — Le titre de Champion du monde de patinage a été décerné au Norvégien Oscar Mathiesen.

NOTRE HORS-TEXTE

Nous publions dans ce numéro, en hors-texte, le portrait de Henri Farman, le premier qui ait réussi à effectuer un virage en aéroplane et à couvrir un kilomètre en circuit fermé. Champion cycliste, roi du volant, le plus grand aviateur de l'époque, tous les sports ont intéressé Henri Farman et dans tous il s'est rendu célèbre.

LA SAISON DE SAINT-MORITZ

Les photographies que nous avons publiées dans notre numéro de la semaine dernière, sur les sports d'hiver à Saint-Moritz et sur le Kronprinz en bobsleigh, nous avaient été communiquées par M. Clément Auffon-Ordt.

PETITE CORRESPONDANCE

Un sportsman San-Claudien. — 1. La majorité des lecteurs nous a demandé de ne plus publier de concours et de consacrer cette page à des documents intéressants. — 2. Nous n'avons pas cessé de donner des hors-texte. Vous en trouverez la preuve dans ce numéro.

Voir les avantages réservésaux abonnés p. IV des annonces.

ATHLÉTISME

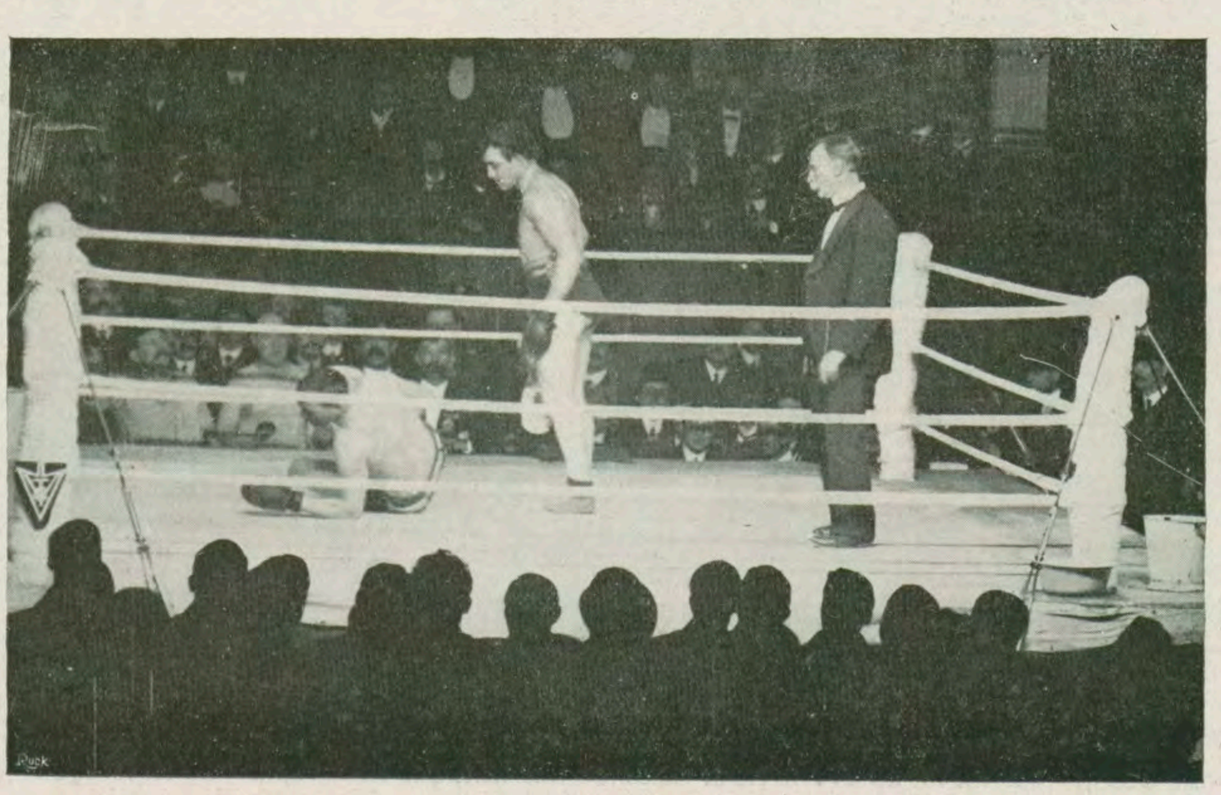
Le peintre P. F. Namur, auteur des Parodies des grands chefs-d'œuvre, dans son atelier avec le maître Filippi.

LES CHAMPIONNATS DE BOXE

Dans quelques jours nous allons assister aux Championnats de France de Boxe. Jadis semblable épreuve était impatiemment attendue par tous les sportsmen. Maintenant que de grands clubs organisent de nombreux matches sensationnels, nous considérons cet event avec un peu moins de curiosité. Mais le public y viendra encore plus nombreux que les années précédentes, car la boxe a fait de tels progrès que c'est, à l'heure actuelle, le sport qui intéresse peut-être le plus tous les sportsmen. Et nous tiendrons tous à aller voir si nos amateurs ont fait de réels progrès. Arbitrés par Frantz Reichel, qui est certainement le referee le plus habile et le plus compétent, ces championnats nous réservent de belles émotions.

En dirons-nous autant de la boxe française ? Cette méthode, excellente au point de vue hygiénique, a bien baissé dans l'esprit du public, comme sport de spectacle. Cette année, on a abandonné le néfaste règlement de l'année dernière, règlement contre lequel je m'étais énergiquement élevé. On ne comptera pas les touches et on ne séparera pas les concurrents sans cesse. Mais un point que je me refuse à comprendre, c'est pourquoi on interdit aux concurrents de boxe anglaise de s'engager dans la catégorie de boxe française et réciproquement. En quoi cela peut-il gêner les organisateurs ? Pour l'élaboration du programme ? Quelle blague ! Souvenez-vous des championnats de 1906, où, au cours de la même soirée, Briat triompha dans les championnats de boxe anglaise poids moyens, de boxe française poids moyens et termina second dans la catégorie poids lourds de boxe française.

Jacques Mortane.



LE MATCH TOMMY BURNS - J. PALMER

Au Wonderland de Londres, vient d'être donné un match qui mettait aux prises le champion canadien Tommy Burns et le champion de Newcastle, Jack Palmer. Avec une facilité dérisoire, Tommy Burns s'est rendu maître de Palmer, qui avait plus envie de fuir que de se défendre.

HIPPISME

M. Ledat, l'un des plus anciens propriétaires d'écurie, qui a remporté avec Marly (entraîneur Ross), la grande course de haies de Nice.

LES NOMS DES CHEVAUX

Parmi les préoccupations de l'éleveur, celle de donner des noms aux produits de son haras ne doit pas être la moindre. C'est là un travail d'imagination qui a son importance, car bien des personnes savent vous assurer que tel cheval n'a pas un nom de gagnant, de gagnant célèbre, entendons-nous. Il y a là, du reste, un phénomène facile à expliquer : le nom d'un performer fameux s'impose à notre esprit, tandis que la piètre qualité d'un cheval nous pousse souvent à mépriser son nom.

Quoi qu'il en soit, les Vermout, les Gladiateur, les Boïard (salut à mon patron !), les Vasistas avaient bien des noms de gagnants. Plus récemment, Ajax, Quo Vadis, Semendria, Perth, Le Roi Soleil ou Flying Fox, semblaient, de par leur appellation, prédestinés à la victoire, Sans Souci II, au contraire, ne sonnait pas comme le nom d'un vainqueur de Grand Prix.

A côté de cette préoccupation un peu superstitieuse, les éleveurs en apportent généralement d'autres plus intéressantes. Certains s'efforcent de créer un fil conducteur pour les amateurs de filiation et rappellent, dans l'appellation du produit, celle de la mère ou celle du père. D'autres se laissent guider par des considérations géographiques ou littéraires : on se souvient encore de tous les personnages de *Quo Vadis*, qui représentèrent victorieusement les couleurs de M. Edmond Blanc. Il y a mieux : je connais un haras, dont les produits constituent, par leurs noms, un véritable mémorandum de l'histoire ultra-moderne. Je vous en fais juge : en 1900, Haute Cour et Fort Chabrol ; en 1901, La Mandchourie et Dewet ; en 1902 France Toujours et Ligue des Femmes : en 1903, Non Vraiment ; en 1904, Vive l'Alliance et Par le Flanc Droit ; en 1905, Pierrot Chéri et la Defense de Port Arthur ; en 1906, Manifestant, Rente Viagère et Contre Révolution ; enfin, en 1907, Vive Jeanne d'Arc, Caillauxade et Ere d'Incohérence. Cette année nous aurons sans doute : Pacification du Maroc, Discussion de l'Impôt sur le Revenu et Assassinat du Roi de Portugal. Avouez qu'on ne peut guère établir un programme politique de façon plus concise.

Boïard.

Le cheval anglais Orpington, qui a couru 150 courses et remporté plus de cinquante victoires dans sa carrière.

HENRI FARMAN

Vainqueur du prix Deutsch-Archdeacon (un circuit fermé d'un kilomètre en aéroplane).

AU VOLANT[1] : SZISZ

Par PIERRE SOUVESTRE

Le glorieux vainqueur du Grand Prix de l'A. C. F. de 1906, second de celui de 1907, est Hongrois ✍ Ses débuts ✍ Sa carrière ✍ Les bougies fétiches ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍

Il est bien évident que c'était un homme prédestiné à vivre dans le monde de la locomotion que celui qui, en 1895 environ, présidait aux essais des locomotives dans les ateliers de constructions du Chemin de Fer de Mezohegyes et qui, plus tard, conduisait les trains sur les lignes bavaroises de Munich et d'Ulm. Il était encore prédestiné, cet homme qui, un peu plus tard, entré dans une usine à Montrouge, en qualité d'ajusteur construisait des machines de précision et des tours pour l'horlogerie, car là encore il s'agissait de mouvement. Or, cet ouvrier de la mécanique moderne, n'était autre que le gagnant du Grand Prix de la Sarthe: François Szisz.

Szisz a aujourd'hui 35 ans, il est né le 20 septembre 1873, à Szeghalom (Hongrie); petit, trapu, l'œil vif, c'est, en dépit de son origine, le type accompli du Latin actif et débrouillard doublé du Parisien. S'il ne l'était par sa naissance, Szisz devait, en effet, le devenir par l'adaptation. Après avoir travaillé, comme nous avons dit, aux Chemins de Fer hongrois et allemands, poussé par l'amour des voyages, que lui inspirait évidemment la fréquentation des voies ferrées, Szisz vint en France, à l'occasion de l'Exposition de 1900.

Le mécanicien

Avec les débuts du siècle, Szisz débutait chez Renault, en qualité de mécanicien ajusteur, c'était le vingt-septième ouvrier embauché dans la maison. Il passait ensuite aux ateliers d'outillages, puis, s'étant fait remarquer par son activité et son intelligence, Louis Renault le chargeait du service de ravitaillement des voitures de courses dans le Circuit du Nord 1902. Il faut croire que Szisz se tira avec honneur de sa tâche délicate, puisque « le patron » lui faisait la faveur de le prendre pour mécanicien l'année suivante dans la course Paris-Vienne.

A la vérité, c'était non seulement un collaborateur technique précieux que s'assurait Louis Renault, mais aussi vraisemblablement un utile interprète ! L'ingéniosité et la compétence de Szisz furent mises à une rude épreuve dans cette course légendaire. On se souvient du fameux tamponnement de la voiture Renault avec celle du baron de Caters, de la panne de huit heures qui arrêta le concurrent français, de cette roue arrière qui fut entièrement refaite sur place avec, pour ainsi dire, les moyens du bord. En dépit de ces avatars, Louis Renault et Szisz arrivèrent à Vienne trouvant moyen de se classer quinzièmes! L'année d'après ce fut la grande victoire dans Paris-Madrid. Louis Renault, accompagné de Szisz, était premier à Bordeaux et second du classement général. Mais pouvait-il se réjouir de ce succès, alors qu'on lui apprenait en même temps que sa victoire le terrible accident de Couhé-Vérac, où le malheureux Marcel Renault devait trouver la mort? On sait que, pendant les douze mois qui suivirent, la maison Renault porta dignement le deuil du cher disparu.

Mais noblesse oblige et concurrence aussi, il fallut s'aligner de nouveau dans les épreuves de vitesse.

Le coureur

Dès lors, Szisz va voler de ses propres ailes, mais à l'instar des jeunes oisillons exaspérément pressés de sortir du nid, il poussera avec trop d'ardeur sa voiture dans le Circuit d'Auvergne, hypnotisé par Thierry dont il hume pendant 80 kilomètres la poussière ; il est cependant sur le point de rejoindre son adversaire à Pontgibaud, lorsque, soumis à une trop rude épreuve, les pneus éclatent. Szisz, handicapé, se classera seulement cinquième. Il sera encore cinquième la même année dans la Coupe Vanderbilt, retardé par l'échauffement des cylindres dû à la rupture de la commande de pompe. Mais nous approchons de l'heure où Szisz va obtenir la juste récompense de ses efforts et la consécration de son habileté dans les plaines de la Sarthe. Les deux jours de course sont pour lui deux jours de triomphe et, en gagnant le Grand Prix de l'Automobile-Club, il établit la superbe vitesse moyenne de 114 kilomètres à l'heure.

Si l'épreuve de la Sarthe fut la plus belle course de Szisz, il estime que sa lutte sur le Circuit de Dieppe fut la plus intéressante manifestation de sa carrière de coureur. On sait avec quelle âpreté ce conducteur soutint la lutte des nations dans la compétition internationale et fit l'impossible pour vaincre l'adversaire étranger. Il y aurait évidemment réussi, n'eût été un retard de onze minutes au ravitaillement, à propos de bidons d'essence non déplombés d'avance et qu'il fallut manutentionner, alors que F. Nazzaro avait en cinq minutes, grâce à une organisation meilleure, effectué le même travail.

La voiture de Szisz, comme sa Renault de l'an dernier, sera à cardan et à allumage par magnéto haute tension et bougies. Il ne faut pas parler à Szisz des rupteurs, il n'en veut entendre parler à aucun prix pour des motifs non seulement techniques, mais aussi sentimentaux. N'a-t-il pas, depuis la Coupe Gordon-Bennett, toujours employé dans les courses *les 4 mêmes bougies* avec lesquelles il fit ses débuts au volant sur le Circuit d'Auvergne ?

Ces bougies doivent être merveilleuses, puisqu'elles ont duré depuis lors, du moins Szisz croit fermement en leur efficacité, et l'on ne saurait l'en dissuader. Quel est le coureur d'automobile qui n'a pas ses fétiches ?

P. Souvestre.

SZISZ

Szisz est âgé de 35 ans, il est né en Hongrie. Il fit ses débuts en course, comme mécanicien de Louis Renault, dans Paris-Vienne. Comme conducteur, il débuta dans le Circuit d'Auvergne. On se souvient de sa victoire sur Nazzaro dans le Circuit de la Sarthe, en 1906, et de la revanche que Nazzaro prit sur lui à Dieppe. La belle entre ces deux rois du volant se disputera à Dieppe, cette année.

(1) Voir du n° 385 au n° 399 et les n°s 444, 461 et 490.

LE MATCH SAM MAC VEA - SHEARING

Un combat émouvant, où Shearing oblige Sam Mac Vea à s'employer à fond. Après cette rencontre, il semble de plus en plus que personne ne pourrait venir à bout du nègre

Enfin, nous avons assisté à un combat où Sam Mac Vea, tout en menant la danse de bout en bout, a eu à vaincre un athlète qui lui a opposé une très belle résistance. Nous avons vu le nègre à l'ouvrage. Jusqu'ici il s'était joué de ses adversaires, là il a donné l'impression qu'il était obligé de recourir à ses ressources exceptionnelles pour obtenir la victoire.

Les intelligents organisateurs, les dirigeants du Pelican Boxing Club, nous ont offert dans la même soirée, le 15 février, outre ce sensationnel combat, un match qui mettait aux prises Charley Knock, le vainqueur de Peter Brown, et Bill Chester. Cette rencontre qui, en tout autre cas, aurait suffi à faire le succès d'une réunion, aurait peut-être passé un peu inaperçue si elle n'avait donné lieu à un merveilleux knock out. On aurait cru, tant il fut net, précis, que la démonstration de l'effet produit par un cross à la mâchoire. Au milieu du premier round, il a asséné ce coup décisif à Bill Chester qui s'est affalé par terre évanoui. Et ce n'est qu'au bout de quelques minutes de soins qu'il a repris ses sens. D'ailleurs Charley Knock s'est assuré la sympathie de tous les spectateurs en tenant à son adversaire. C'était un lever de rideau qui, avouez-le, était plutôt un régal. L'assistance était bien préparée au match sensationnel, d'autant plus qu'auparavant, — abondance de biens ne nuit pas — Charley Williams et Kid Davies, les deux champions américains, avaient fait une exhibition prouvant toute la beauté et toute la valeur de leur méthode aussi spéciale que désastreuse pour les boxeurs qui n'y sont pas accoutumés. Les trois mille personnes qui se pressaient, se bousculaient, s'entassaient tant bien que mal, plutôt mal que bien, ne se rattaient pas le déplacement. Jamais je n'ai vu pareille mer humaine, seul le match Gaucher-Moreau peut rivaliser, comme succès, avec cette soirée du Pélican Boxing Club. Je n'adresserai qu'un seul reproche, dicté, il est vrai, par mon égoïsme : dans les deux tribunes réservées à la presse et pouvant contenir au moins deux cents personnes, je n'ai pu reconnaître que trois confrères. Il faut croire, d'ailleurs, que nous comptons beaucoup de dames journalistes, car le sexe faible dominait dans ces deux tribunes. Et nous, pauvres rédacteurs, nous étions obligés de nous placer où nous pouvions. Le Pélican prendra des mesures plus sévères la prochaine fois, je n'en doute pas, mais on ne peut pas lui garder rancune d'offrir des spectacles auxquels tout Paris tient à assister. On ne peut que lui savoir gré d'organiser des réunions méritant une pareille affluence.

Je ne suis pas comme certain de nos confrères qui, dans un journal du soir ordinairement mieux informé, a tenu à prouver en quelques lignes bien senties que s'il n'était pas donné à tout le monde de s'y connaître en boxe, il serait pourtant nécessaire de renseigner le public d'une façon plus juste. « J'avoue, dit-il, ne pas en avoir eu pour mon dérangement, en assistant dans la salle à une exhibition lamentable de l'Anglais Shearing qui n'a pas résisté un seul instant au nègre Sam Mac Vea. » Et voilà comme on écrit l'histoire. Je sais bien que les comptes rendus des autres journaux suffirent à montrer aux lecteurs que toutes ces allégations étaient erronées, mais enfin ce n'est pas une raison, parce que nous sommes en hiver, pour qu'en plus des vêtements supplémentaires, on s'amuse de gaîté de cœur à se couvrir aussi de ridicule.

Il n'est pas, en effet, un seul des spectateurs du match Sam Mac Vea-Shearing qui n'ait admiré la belle contenance du champion anglais. Shearing est un fameux boxeur, ceci ne fait l'ombre d'aucun doute, après cette rencontre. Pour résister quatre rounds à un homme comme Sam Mac Vea qui fait appel à toutes les ressources d'une science qu'il possède au plus haut point, il faut être un véritable champion, et ce serait manquer aux règles de la bonne foi la plus stricte que de ne pas le reconnaître.

Au cours du premier round, les pugilistes se sont étudiés mutuellement. Le jeu de Sam Mac Vea n'a pas eu l'air d'effrayer outre mesure Shearing, qui avait travaillé la méthode américaine et qui fit preuve d'une très grande vitesse. A la fin de la première reprise, Sam, suffisamment instruit sur la valeur de son adversaire, a commencé à attaquer dur, sachant qu'il avait affaire à un autre homme que Scales. Dès lors, ce fut un combat sans merci, le nègre redoublait ses attaques, esquissait avec adresse des coups assénés avec une puissance rare, mais était obligé cependant, contre ses habitudes, d'en encaisser quelques-uns, ce qu'il fit d'ailleurs avec stoïcisme. Shearing recevait des coups susceptibles de tuer un bœuf, un direct entre les deux yeux lui ouvrit la partie supérieure du nez, un swing lui déchira la bouche, et, malgré cela, ruisselant de sang, telle une bête-fauve traquée, il cherchait sa dernière planche de salut, espérant placer un coup heureux.

Sam Mac Vea, continuant sa ronde sinistre autour de son adversaire, lui distribuait force horions et à la fin du quatrième round réussissait à le projeter à terre. Shearing était fini, mais pour comble de malheur, il se luxait le genou, ne pouvant reprendre le combat. La victoire était donnée à Sam par l'arbitre, notre excellent confrère, Frantz Reichel, qui a jugé ces rencontres avec l'habileté et la compétence qui font de lui le seul homme qualifié pour arbitrer des matchs importants. Evidemment, il eût été préférable que Shearing fût complètement knock-out. Mais il était dans la situation du cheval qui tombe à la dernière haie, alors que son adversaire passe le poteau d'arrivée, du coureur qui crève un pneu- matique un tour avant la fin, alors qu'il a 300 mètres de retard sur son adversaire. Cette résistance a étonné tous les spectateurs : aveuglé par le sang qui coulait en ruisseau tout le long de sa figure, Shearing ne se contentait pas de rester sur la défensive, il cherchait sans cesse à attaquer, sans reculer d'un pouce. On ne peut qu'admirer son courage et même sa science, car au cours de ces quatre rounds il a fait preuve des plus belles qualités. Mais que voulez-vous qu'on fasse contre l'homme qui lui était opposé?

Après cette rencontre, il nous est permis de déclarer invincible ce merveilleux Sam Mac Vea, et nous croyons que même Tommy Burns serait obligé de s'incliner devant lui. C'est d'ailleurs l'opinion de Burns lui-même, puisqu'il refuse le combat.

Et remercions le Pelican Boxing Club et ses habiles dirigeants, MM. Ed. Thomas, Geo Max et Loys qui font tant pour la boxe et qui ont réussi à convertir tout le public francais à ce sport passionnant.

Il y a peu de temps encore, pour une réunion de boxe, la Salle Wagram semblait trop grande, maintenant on est forcé d'y refuser des centaines de personnes, et le Pélican devrait chercher des salles telles que l'Hippodrome, pour pouvoir caser l'immense foule.

Jacques Mortane.

Shearing.

Le champion anglais Shearing, battu au quatrième round par Sam Mac Vea, a fait preuve de qualités incontestables de véritable combattant. Sa résistance a obligé son adversaire à s'employer à fond.

Bill Chester et Peter Brown.

Bill Chester, mis knock-out au premier round par Ch Knock, s'était entraîné avec Peter Brown.

Cliché des *Sports*.

Après le combat Sam Mac Vea-Shearing.

De gauche à droite, Kid Davies, Sam Mac Vea, Denhart, Peter Brown, Shearing, Meekins, Charley Williams, Marc Gaucher. On remarquera que Shearing, qui vient de se luxer le genou, est soutenu par ses camarades, et on observera la blessure que lui a faite Sam Mac Vea au sommet du nez.

Charley Knock et Shearing.

Charley Knock a remporté une merveilleuse victoire, triomphant de Bill Chester par un cross à la mâchoire.

Sam Mac Vea.

Le splendide champion californien, Sam Mac Vea, décidément invincible, a facilement eu raison de Shearing, qui lui a opposé cependant une belle résistance. On ne se demande plus si Sam Mac Vea sera vainqueur, on se pose seulement la question de savoir au bout de combien de rounds il le sera.

LES MAITRES DU PATIN

La valse.
Cet exercice nécessite une connaissance parfaite des diverses figures classiques du patin.

Oscar Mathiesen
Gagnant du championnat du monde de patin (1908), à Davos.

Le patinage est un art qui nécessite un apprentissage long et laborieux et surtout une patience et une ténacité infinies

Allléché par la grâce et l'aisance des bons patineurs, vous allez vouloir à votre tour débuter en cet exercice qui vous paraît si facile. A peine posez-vous un pied sur la glace, que toutes vos illusions s'effondrent en même temps que votre personne. Pour un peu vous crieriez à la trahison. Nous allons vous aider de quelques conseils. Ayez tout d'abord des patins vissés après des bottines spéciales à lacets, afin d'éviter les torsions de la cheville. Cela fait, partez seul et sans aide, en levant un pied, puis l'autre, comme si vous vouliez monter un escalier. N'écartez point trop les pieds et ne cherchez pas à glisser. Sachez marcher d'abord, puis glissez un peu en prolongeant progressivement la durée de la glissade jusqu'à ce que vous obteniez une solidité qu'un sportsman doit pouvoir acquérir en huit jours. En cas de perte de votre équilibre, ne cherchez pas à éviter la chute, mais laissez-vous aller en souplesse : c'est la seule façon de ne pas vous blesser. Lorsque le plaisir de courir sur la glace se sera un peu calmé chez vous, commencez l'étude des figures fondamentales du patinage ; les dehors et les dedans. Efforcez-vous de tracer un demi-cercle en avant sur le pied droit, le pied tourné légèrement vers l'extérieur, l'épaule gauche effacée en arrière et le pied gauche en arrière du pied employé, le genou fléchi. Vers le milieu du mouvement, faites passer l'épaule gauche en avant ainsi que le pied gauche, le tout progressivement. Recommencez sur l'autre pied en intervertissant les termes droit par gauche. Attaquez ensuite les dehors en arrière, non sans avoir travaillé les dedans en avant. Laissez de côté les dedans en arrière, l'une des plus grandes difficultés du patinage. Passez ensuite aux croisés en avant et aux trois ; après cela vous pourrez songer à la valse, mais pas avant.

Ceci est pour les dames, en général toujours pressées de mal valser.

Le patinage individuel comprend près de 3.000 figures, c'est dire que le meilleur patineur aurait de la peine à les pratiquer toutes dans son existence.

Dans les concours de figures, il y a les figures imposées choisies entre un certain nombres de figures qui ne varient guère, et dont le dessin de la trace est publié plusieurs mois avant le concours, et les figures libres pour lesquelles chaque concurrent a une limite de temps variant de 3 à 5 minutes pour présenter des combinaisons à son choix.

L. Magnus.

La vague.
La vague est une figure d'ensemble assez délicate et d'un très joli effet.

Strômsten.
Battu de justesse par Mathiesen dans la course de 10 kilomètres pour le championnat.

Une figure par couple.
La valse, par Mlle Yvonne Lacroix et Naudin.

QUELQUES FIGURES DE PATINAGE

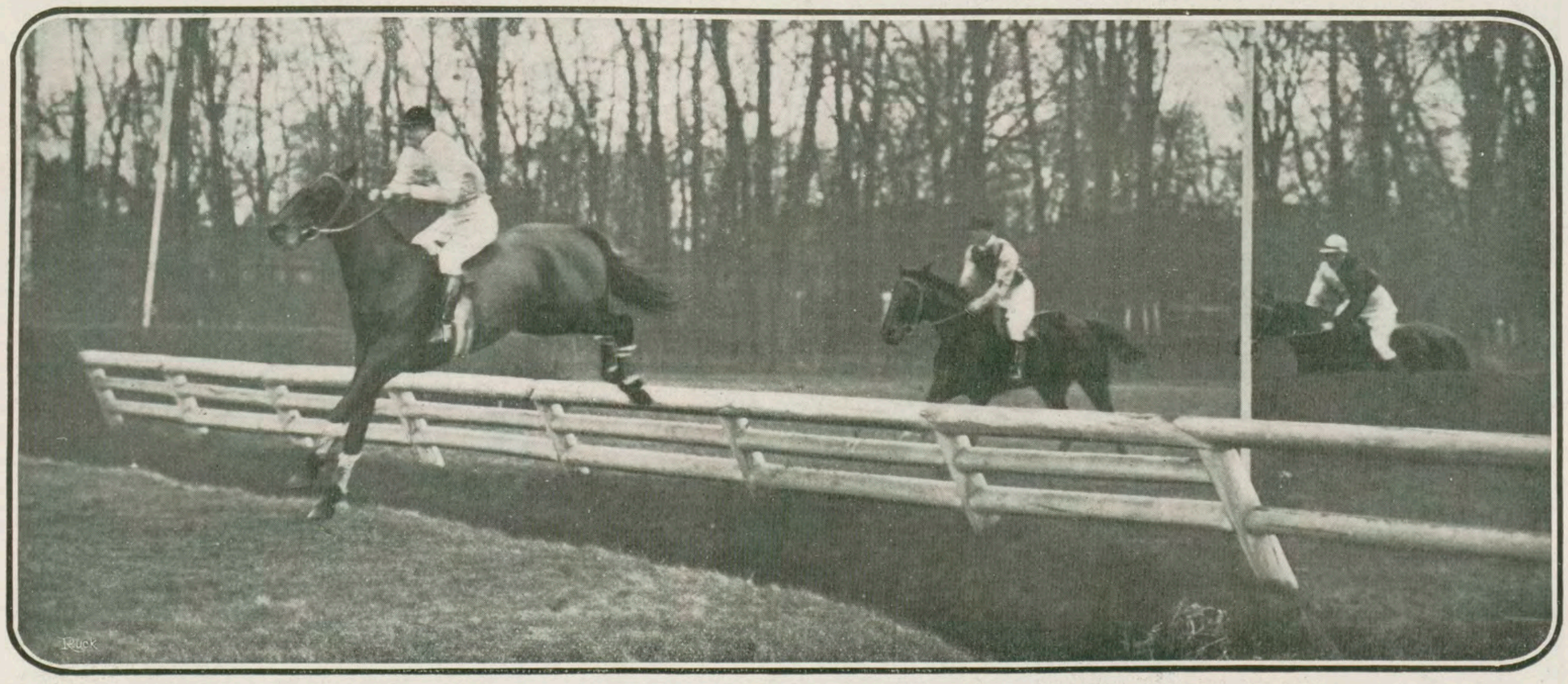
1. Changement de carre, du dedans au dehors avant. — 2. Dedans en avant. — 3. Dedans en avant en huit. — 4. Dehors en avant en huit. — 5. Huit sur un pied en arrière. — 6. Départ du dehors arrière sur le pied gauche — 7. Dehors en arrière. — 8. Changement de carre-bracket. — 9. Rocker avant.

M. Magnus, champion de France de Figures, et Mlle Yvonne Lacroix, champion de Figures du C. P., deux virtuoses du patin, ont bien voulu poser pour la " Vie au Grand Air " ces quelques figures classiques. La ligne pleine indique le trajet fait, le pointillé, le trajet à faire.

LA RÉOUVERTURE D'AUTEUIL

Par René RIONDET

La réunion a été presque favorisée par le temps ✍ La question à l'ordre du jour est celle des paris ✍ Décision du comité consultatif permanent des Courses : la proposition de M. Fitte, tendant au maintien du *statu quo*, est adoptée à l'unanimité ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍

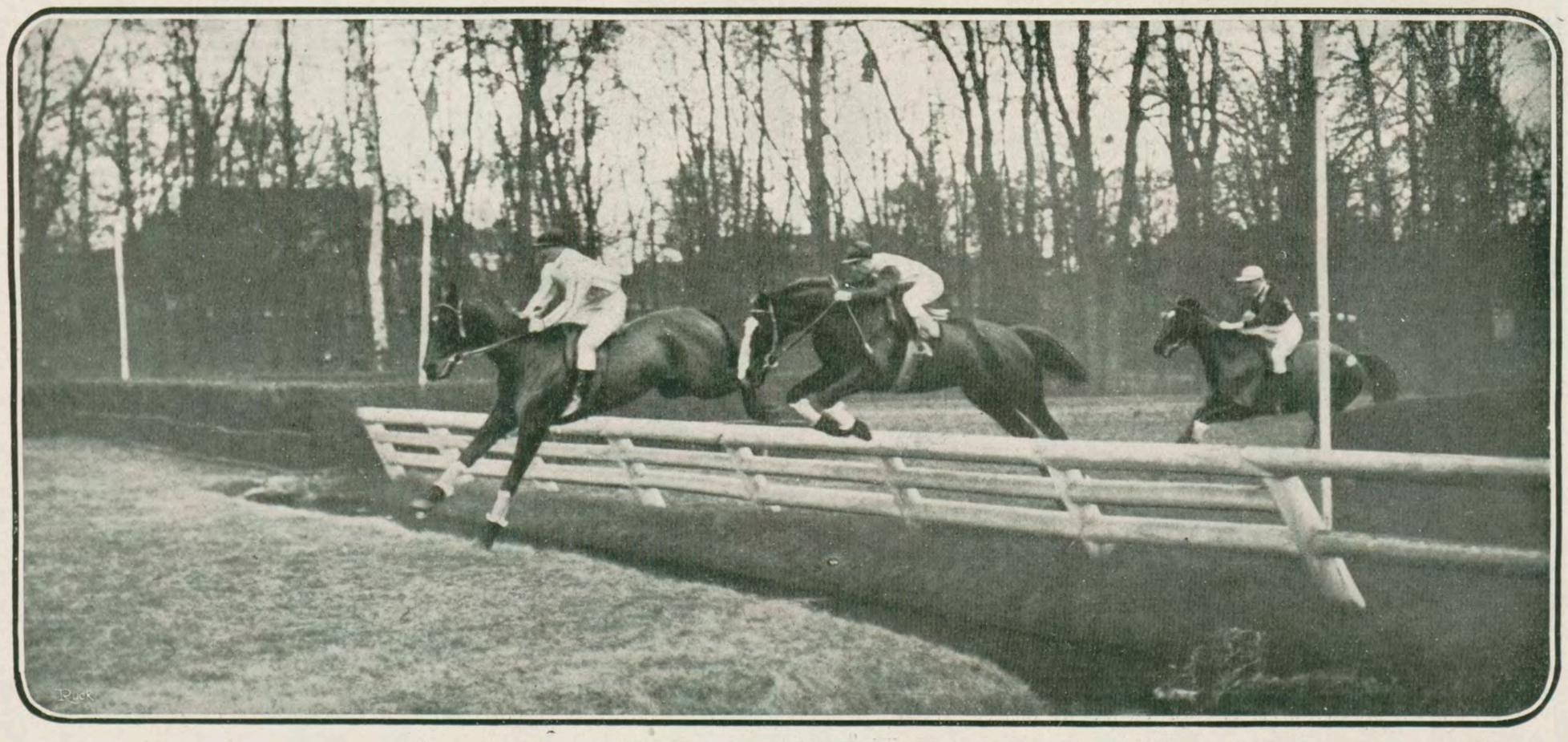


Le brook dans le Prix de Billancourt (steeple, 4.200 mètres).

Au brook, après Coquet, qui menait le train, Colo est en train de sauter, précédant La Chaldée et Nippon II. Colo étant tombé, l'épreuve est revenue à Nippon II, Coquet à une longueur et demie, La Chaldée à six longueurs.

La pluie et le soleil s'étaient invités, dimanche dernier, à la réouverture d'Auteuil, les rayons de celui-ci ont égayé les péripéties de la première course, les gouttes de celle-là ont arrosé les concurrents de la seconde. Puis, à la suite d'un compromis probablement intervenu entre ces deux extrêmes, le temps, à demi rasséréné, nous a permis d'assister sans encombre aux quatre épreuves suivantes. La réunion fut ainsi très agreable ; l'assistance, nombreuse, avait un air de fête et sur les visages souriants, on pouvait lire le plaisir qu'éprouvaient les spectateurs à reprendre contact avec les choses et les gens délaissés pendant deux mois.

Les conversations, très animées, gravitaient, presque toutes, autour de ce fameux sujet qui préoccupe en ce moment le monde de courses ; je veux parler des paris. La question a été admirablement exposée dans le rapport très intéressant de M. Cabaret: je tiens à la résumer en deux mots. En juillet dernier une pétition, émanant de la Chambre Syndicale des éleveurs de chevaux de pur sang, demanda que « le ministre de l'Agriculture veuille bien prendre, d'accord avec les Sociétés de Courses, telles dispositions qui, en assurant l'application régulière de la loi de 1891, présentent toutes les garanties désirables du respect de la liberté individuelle ». Le ministre consulta le comité consultatif, qui, à son tour, institua, afin de la consulter, une sous-commission. Celle-ci, après avoir consulté le rapport de M. Edmond Blanc, rapport qui n'a pas été livré à la publicité, élimina onze projets, qu'elle jugea illégaux, et retint le douzième, tout en demandant au ministre de bien vouloir consulter les Sociétés de Courses. Lorsqu'il s'agit d'un malade, une semblable série de consultations aboutit normalement à une issue fatale : il en fut de

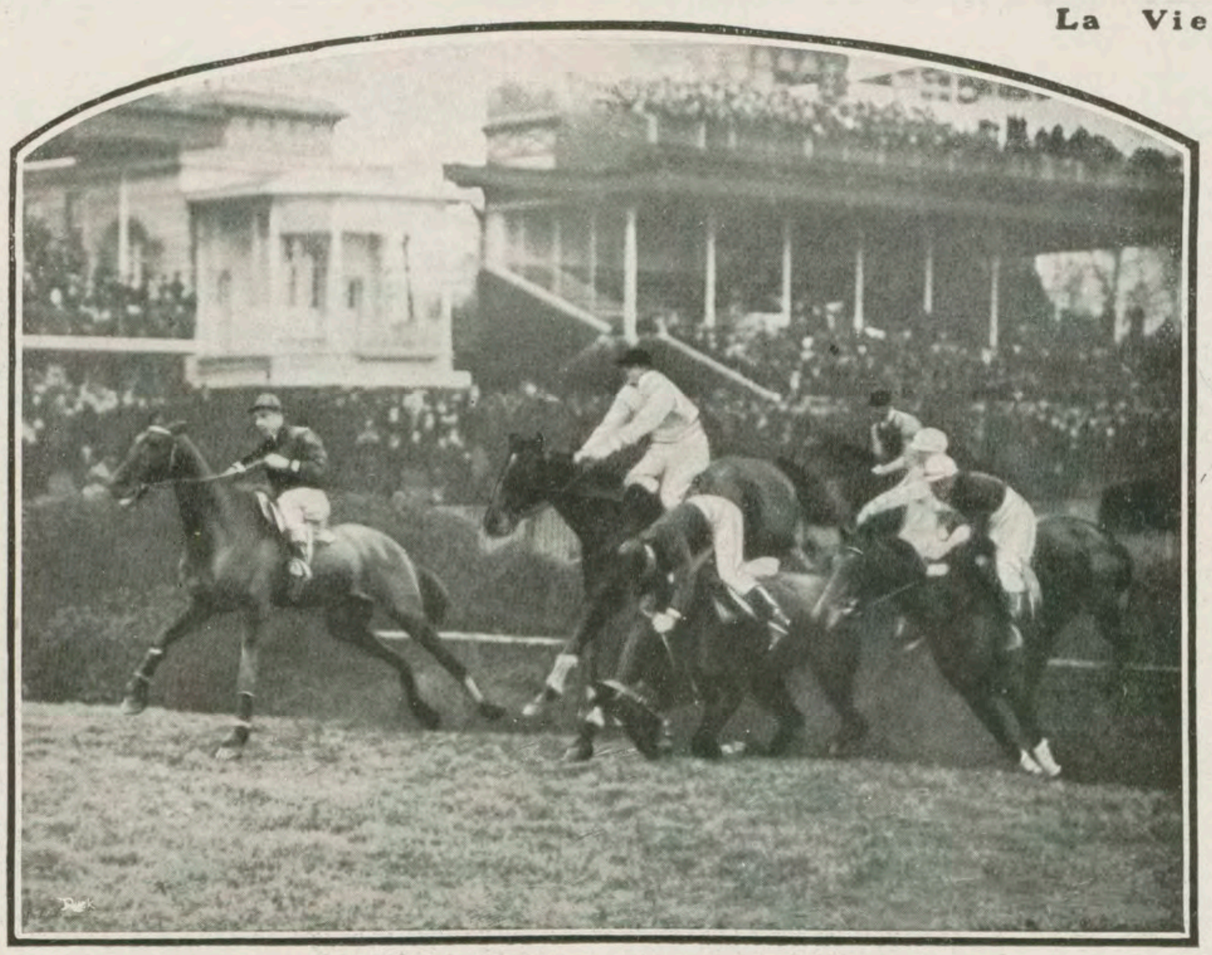


Le saut du brook dans le Prix d'Ouverture (steeple, 3.500 mètres).

Au brook, Ketmie III saute en tête, devant Margaux, suivi de Grutli, qui précède le reste du lot. L'épreuve a été gagnée par Margaux, battant Grutli de deux longueurs, Copernic II à six longueurs.

même ici. Les Sociétés de courses, à l'unanimité. jugèrent le projet illégal et dangereux ; M. Edmond Blanc annonça, d'ailleurs, le retrait dudit projet. La sous-commission se trouvait dans une fâcheuse situation ; elle avait perdu sa solution. Un de ses membres, M. Fitte, vint à son secours, en lui présentant un rapport concluant au maintien du *statu quo*. Elle l'adopta, affirmant ainsi, en d'autres termes, que, si elle n'avait pu trouver une formule, c'est qu'il n'en existait point. Dans sa séance du 13 février, le comité consultatif approuva, à l'unanimité, cette manière de voir quelque peu présomptueuse.

L'un des documents les plus intéressants de la discussion est, sans contredit, le rapport de M. Fitte ; c'est en effet sur ses arguments que se sont étayées les convictions de la sous-commission, pour aboutir au maintien du *statu quo*. Cette étude, très approfondie et très complète, présente un résumé impartial de la question ; le seul reproche qu'on pourrait lui adresser est d'avoir peut-être sacrifié à la science doctrinale du sujet la banale réalité des faits. Ainsi, à propos du préjudice que la suppression du pari à la cote a pu porter à certaines écuries, M. Fitte écrit : « Voilà dix-sept ans que fonctionne le pari mutuel ; il donne des résultats toujours croissants et, à ma connaissance, aucune de ces petites écuries dont on parle n'a réellement disparu ». Si l'on s'en rapporte aux textes et aux statistiques officiels, le pari mutuel fonctionne bien depuis dix-sept ans ; mais en réalité, pendant quatorze ans, à part de rares intervalles, le pari à la cote a subsisté à ses côtés. M. Cabaret le dit lorsqu'il qualifie l'année 1905 de « première année où, à partir du mois de septembre seulement, les mesures de répression provoquées par M. le ministre de l'Agriculture furent appliquées ». Ainsi, pour être juste, l'observation de M. Fitte aurait dû porter simplement sur les deux dernières années écoulées, au lieu de remonter à 1891.



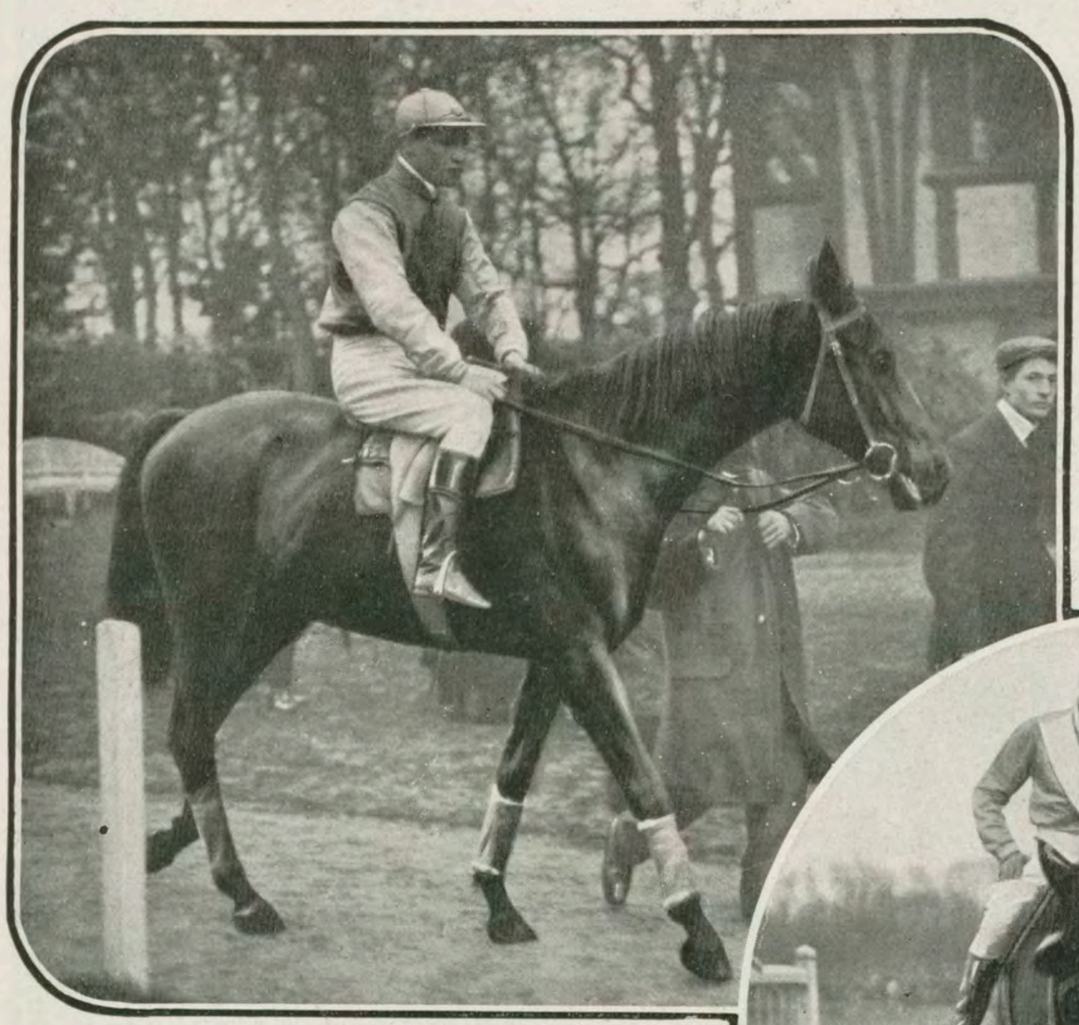
La rivière dans le Prix de Billancourt.

A la rivière des tribunes, Coquet saute en tête, sur la même ligne que Nopal, dont la chute occasionna celle de Pachico, qui venait derrière lui.

Malgré cette légère différence, les arguments de l'auteur du rapport sont si judicieusement exposés qu'ils ont fait ressortir nettement la prospérité actuelle des courses, prospérité dont les manifestations normales sont le maintien des anciennes écuries, la création de nouvelles et l'accroissement des effectifs. Tout le monde a été convaincu, tout le monde, excepté l'auteur lui-même ; car, six jours après, à la séance du Comité consultatif du 13 février, M. Fitte « ému de la légère diminution qui s'est produite en 1907, comparativement à 1906, dans le nombre des chevaux ayant pris part aux courses à obstacles, demanda qu'une sous-commission fût nommée à l'effet de rechercher les causes de cette diminution ». Ce qui fut fait.

Ainsi, le jour même où, pour repousser toute modification à l'organisation des paris, il tire argument de la prospérité générale des courses, le Comité Consultatif nomme une sous-commission chargée de rechercher les causes du mouvement de recul constaté dans les courses d'obstacles. Il sera vraiment curieux de voir comment sera traitée la question : en effet, le budget des épreuves de la spécialité est très élevé ; les grosses allocations sont fréquentes ; de multiples handicaps s'adressent aux aspirations de la médiocrité ; enfin, de nombreux prix à réclamer facilitent les transactions entre propriétaires. Je crois qu'il sera difficile, dans ces conditions, d'aboutir à une autre conclusion que celle qui a été fournie à l'avance par la Société des Steeple-Chases dans sa réponse à la consultation du ministre de l'Agriculture. « L'état actuel des choses, dit-elle, est préjudiciable aux intérêts des propriétaires ». C'est de là que vient probablement tout le mal, c'est à cette situation qu'il conviendrait de porter remède.

Je compte reprendre ce sujet plus longuement la semaine prochaine ; pour aujourd'hui, j'en reviens à la réunion d'Auteuil. La partie technique, bien qu'elle ne constituât, en somme, qu'un lever de rideau, remporta un grand succès : nous avons pu voir en effet dans le prix Kérym quelques excellents sujets de la spécialité ; Pharaon, dont la préparation n'était pas avancée, a pris nettement l'avantage sur tous ses concurrents. On peut objecter, à la décharge de Bol, le second, que sa dérobade finale lui a nui considérablement ; nous devons donc réserver notre opinion sur la question de supériorité entre ces deux chevaux.



Pharaon.

Pharaon, par Saint-Frusquin et Peoria, à M. Weil-Picard (Parfremen), vainqueur du Prix Kerym (haies, 15.000 francs, 3.100 mètres).

Nippon II.

Nippon II, par Childwick et Nepeta, à M. Thiébaux (J. Bartholomew), vainqueur du Prix de Billancourt (steeple, 15.000 fr., 4.200 mètres).

Le prix de Billancourt, steeple-chase de 4.200 mètres, a donné lieu à de nombreux incidents de parcours : Manne a ouvert la série en tombant au mur en pierres, Nopal est resté à la rivière des tribune, et a causé la chute de Pachico au talus en terre. La Chaldée fit une faute terrible qui lui retira toute chance.

Enfin, Colo, qui semblait avoir course gagnée, sema son jockey sur le plat. La lutte se passa donc entre les épaves de ce lot décimé, Nippon II et Coquet, le premier l'emportant d'une longueur et demie sur le second.

Le Prix du Barry nous a fait assister à la victoire de Pantagruel. Le cheval de M. E. Thiébaux a gagné dans un canter, menant de bout en bout. Il a conservé la brillante forme dont il avait fait preuve à Cannes. A la rivière, il prenait une forte avance sur tous ses adversaires.

R. Riondet.

LES POIDS DU HANDICAP OPTIONAL

La publication des poids du Handicap Optional nous donne l'appréciation exacte d'une personne expérimentée sur les performances qui fixent le classement provisoire des trois ans

L'un des signes précurseurs les plus intéressants de la réouverture des courses plates est, sans contredit, la publication des poids du Handicap Optional. Cette épreuve est, en effet, un Handicap Libre, dont les conditions de qualification réunisssent tous les chevaux de trois ans ayant été placés, sans être à réclamer, premier ou second, en France, dans une course où la somme énoncée comme offerte en prix au gagnant est de 4.000 francs au moins. On voit que la tâche du handicapeur est délicate, puisqu'il doit apprécier la valeur de tous les deux ans qui ont fait preuve de quelque qualité. Aussi, le résultat de son travail est-il intéressant à étudier, car il présente, sous une forme mathématique, la comparaison de la carrière des principaux deux ans de 1907, parmi lesquels se trouvent peut-être les futurs champions des grandes épreuves classiques de 1908.

L'Optional a réuni cette année quatre-vingt-dix-sept qualifications, parmi lesquelles cinquante-quatre poulains et quarante-trois pouliches.

Ainsi que l'on pouvait s'y attendre, ce sont les pouliches qui figurent à la place d'honneur, parmi les premiers rangs de l'échelle des poids. C'est d'abord Sauge Pourprée, avec le top weight de 62 kilos, puis Halima, avec 61 kil. 1/2, et plus bas, Valda (59 kil. 1/2) et Princess Margaret (59 kilos). On s'attendait bien à trouver en tête des concurrents les trois pouliches dont la carrière de deux ans fut une longue suite de succès : Sauge Pourprée, Halima et Valda. Mais on peut s'étonner de voir cette dernière séparée des deux premières par un écart de 4 et 5 livres, alors qu'elle n'a qu'une livre à rendre à Princess Margaret.

Le top weight des poulains est dévolu à Schuyler, avec 60 kil. 1/2. suivi à deux livres par Northeast (59 kil. 1/2). Par conséquent, si l'on tient compte du sexe, le poids de Schuyler correspond à celui de Princess Margaret (59 kilos), ce qui place le meilleur mâle sur le même rang que la quatrième femelle de la génération.

Parmi les autres gros poids, on remarque, dans l'ordre : Lamaneur, Conquistador, Monitor, Gambaiseuil, Quintette, dont le poids de 56 kilos paraît un peu indulgent, si l'on s'en rapporte au style de ses victoires dans ses deux dernières exhibitions.

Boïard.

Sauge Pourprée.

Sauge Pourprée, au comte Le Marois, arrive en tête des chevaux qualifiés pour le Handicap Optional, avec le top weight de 62 kilos.

Northeast.

Northeast, à M. W. K. Vanderbilt, est à 2 livres de son compagnon d'écurie, Schuyler, et porte 59 kil. 1/2.

Schuyler.

Schuyler, à M. W. K. Vanderbilt, arrive en tête des poulains, avec le top weight de 60 kil. 1/2. Le meilleur mâle arrive sur le même rang que la quatrième femelle.

VINGT ANS DE LUTTE[1]

Par Paul PONS

Un prêtre, directeur d'une institution, qui désire faire revivre devant ses élèves les combats des arènes romaines, est allé demander à Pons et à ses camarades de venir figurer les athlètes antiques. Ces gladiateurs, à la grande joie des prêtres et des écoliers, ont rempli leur rôle á merveilles. De même nos lutteurs sont heureux de cette aubaine qui a rempli leur escarcelle et leur a permis de faire un plantureux repas.

La foire de Monteti était ce que l'on appelle vulgairement « une bonne partie de rigolade ».

On en devinait, dans le clair-obscur du jour finissant, la calme simplicité; pas de luxe inutile, rien qu'une simplicité décorative réduite jusqu'à la sévérité à la plus simple, à la plus pieuse expression.

A pas ouatés, pour troubler aussi peu que possible le silence religieux de ce lieu saint, nous suivions, le long d'un des bas-côtés de la chapelle, le père supérieur qui nous guidait. D'un geste, il nous arrêta bientôt.

— Voici, dit-il, notre confessionnal. C'est un mien ami, desservant d'une des plus riches églises de Paris, qui m'en a fait don. Il est, vous le voyez, très confortable et presque monumental. Eh bien, ses paroissiens ne s'y sentaient pas suffisamment à l'abri, paraît-il, et lui firent comprendre qu'il manquait d'intimité pour l'aveu, surtout — et c'était souvent le cas, ajouta-t-il en se signant — lorsque ce premier aveu en entraînait un autre et que la confession, pour être complète, se prolongeait... se prolongeait... Ah ! mes amis, que les tentations qui nous guettent dans la vie courante sont bien faites pour damner les âmes !

C'est tout un monde à remuer ce confessionnal, il va falloir vous y mettre au moins à trois ou quatre pour le déplacer, mais quels bienfaits tomberont sur vous tous, juste récompense du service que vous aurez rendu à Notre-Seigneur et à moi-même, son humble serviteur, en évitant par votre intervention que les mains sacrilèges de ce Ricano viennent souiller d'un contact impie ce meuble pieux que je confie à vos soins! »

Léon le Maçon avait chargé sur ses robustes épaules le confessionnal objet de toute la sollicitude du vénérable abbé et d'une traite l'avait porté à l'autre extrémité de la chapelle à l'emplacement qu'on lui avait désigné.

— Voyez m'sieur l'abbé, dit-il, c'est pas plus difficile que ça. Ça pèse un rien cette affaire-là.

— C'est vrai, tout de même, repartit le supérieur, il avait paru si, pesant aux hommes qui l'avaient apporté ici, il y a cinq ans. Au fait, peut-être était-il en ce temps-là encore tout chargé des péchés avoués de la paroisse entière où il avait fait un long stage. Ils se sont évaporés avec le temps ; les âmes de nos jeunes enfants qui viennent s'y agenouiller maintenant sont encore trop ingénues pour en avoir renouvelé la provision. »

Nous quittâmes le séminaire à la nuit tombante. Le supérieur tint à nous accompagner, avec frère Laurent jusqu'à la porte, non sans avoir ajouté une gratification intéressante aux « honoraires ». C'est ainsi qu'il désignait ce que, dans notre langage spécial, nous appelons « aller au fade » — la somme que nous avions à nous partager au prorata de l'importance de nos rôles dans la troupe.

Pauvre brave homme ! C'est tout juste s'il ne nous donna pas sa bénédiction quand nous nous éloignâmes.

VIII

Avec mon déplacement à la foire de Monteti, peuvent se terminer les quelques souvenirs que j'ai rassemblés ici sur la vie errante de mes débuts dans la carrière de lutteur. Monteti est un gros bourg tout proche, si j'ai bonne mémoire, de Boissy-Saint-Léger. Il ne présente rien de particulier pour le commun des mortels, mais pour les spécialistes de la lutte qui font les fêt s foraines des environs de Paris, la foire de Monteti était ce que l'on appelle vulgairement « une bonne partie de rigolade ».

C'était tout un problème de se rendre à Monteti. Le chemin de fer ne conduisait qu'à Boissy-Saint-Léger, et l'horaire des trains était compris de telle sorte qu'il était très incommode pour les besoins de notre profession.

On tournait donc la difficulté en louant une tapissière qui quittait Paris à 3 heures du matin et qui cahin-caha, après de longues heures de route, nous déposait à Monteti, sur le terrain même de nos opérations, avec armes et bagages.

Dois-je le dire, l'honorable commerçant qui nous louait une patache paraissait nourrir à notre endroit une certaine méfiance. Non point qu'il eût peur de voir sa facture insoldée : il était payé par avance ; mais il n'avait qu'une confiance limitée dans notre habileté de conducteur et la crainte que nous ne traitions pas les chevaux comme ils le méritent l'incitait à nous confier deux haridelles faméliques qui n'étaient pas précisément les plus brillants échantillons de sa cavalerie.

Quant au palefrenier chargé de nous escorter pour nous apporter ses bons offices, il n'y avait pas d'exemple qu'il ne fût à moitié gris, avant même de s'être mis en route. Celui que j'ai connu dans mon unique voyage à Monteti restera dans ma mémoire comme le plus beau modèle du genre ; on n'avait pas encore franchi les fortifications qu'il appelait déjà tout le monde « vieux frère » ; à la seconde halte, il était saoul comme il n'est pas permis de l'être, à tel point que, loque humaine inutilisable et encombrante, nous dûmes le laisser à quinze kilomètres de Paris dans l'unique auberge d'une petite localité dont le nom m'échappe aujourd'hui.

Cette année-là, comme par hasard, notre carrosse n'avançait pas, oh ! mais là pas du tout. C'était à se demander si jamais on arriverait à Monteti en temps voulu. Et pourtant, il y avait nécessité impérieuse à ce que nous fussions rendus aussitôt que possible à destination, car la « question du nègre » se dressait angoissante et peut-être insoluble. Elle préoccupait surtout le père Robin qui ne cessait de répéter en soulignant ses paroles de gestes terribles (et c'était pourtant l'homme le plus doux de la

(1) Voir les numéros 476 et suivants.

terre) : « Ah ! ce n. d. D. de Bamboula, si jamais je lui tombe sur le râble, qu'est-ce qu'il va prendre ! »

Ce nègre — ce nègre absent — sur qui nous comptions pour être des nôtres et qui nous avait plantés là sans aucun scrupule, avait une histoire.

Monteti est en réalité, une clairière au milieu d'un petit bois, et ses habitués, qu'un penchant naturel entraîne vers le plaisir, sont peut-être les plus joyeux sujets que je sache, mais elle est grande comme un mouchoir de poche.

La foire de Monteti, tout un monde de gaîté rustique, était d'un bon rapport pour les banquistes qui s'y rendaient, il y avait donc une concurrence acharnée pour l'obtention des places et la municipalité de la commune se montrait assez difficile sur le choix des titulaires.

Or, cette année-là, deux troupes concurrentes de lutteurs avaient sollicité un emplacement pour la journée de fête, Mais si les édiles admettaient qu'il faille du lutteur, encore ne jugeaient-ils point nécessaire d'en offrir à leurs administrés jusqu'à saturation.

La concurrence avait donc été acharnée, et le papa Robin — c'est lui, je crois, qui était entré en pourparlers avec l'adjoint désigné à cet effet — sentant que le terrain faiblissait sous lui et que la partie allait être perdue, avait décidé de frapper un grand coup en même temps que l'imagination du fonctionnaire municipal contre lequel il bataillait·

— C'que j'vous amène, moi — et vous pouvez le dire à M'sieur vot' maire — c'est des hommes qui sont un peu là. Il y a de l'ancien et du nouveau dans la troupe, des champions redoutés et des jeunes qui foutraient tout votre conseil municipal en l'air comme rien du tout. C'est vous dire, si ça c'est des lutteurs. Et puis, tenez, m'sieu l'adjoint, je n'hésite pas à vous le promettre, on vous amènera le « nègre », vous entendez le nègre pour qui, moi tel que j'suis, Robin j'lance en son nom un défi à tous les nègres de Monteti.

— Vous avez un nègre ? mon ami, insista l'adjoint au maire visiblement aguiché par cette révélation. Et nous l'aurons à Monteti, ce nègre ?

— Oui m'sieur.

— Evidemment, avec le programme que vous me tracez, vous devez offrir un spectacle d'un rare intérêt athlétique, j'en conviens. Eh bien, je vous donne la préférence à vous et à votre nègre dont on parlera plus d'une fois au cours de nos réunions à l'hôtel de ville ; je crois que la foire de Monteti sera cette année particulièrement attrayante. Bonne chance, mon ami, bonne chance.

Engager un nègre à la journée était évidemment la chose la plus banale du monde d'autant qu'il n'était pas nécessaire qu'il connût même l'a. b. c. de la lutte. Papa Robin le savait très bien et le sacrifice qu'il avait l'air de faire avec une belle assurance à l'édile de Monteti ne lui coûtait pas beaucoup.

Il avait d'ailleurs son homme en tête, un grand diable, noir comme de l'ébène, que nous avions utilisé déjà au cours de fêtes foraines dans de vagues Grenelle ou des Vaugirard très lointains. C'était un sujet très malléable, il passait son existence à dormir pendant le jour et le soir, il brocantait, aux terrasses des cafés, de douteuses étoffes étiquetées tapis d'Orient.

Sidi — il disait s'appeler Sidi — était connu des seuls banquistes qui l'employaient volontiers quand la nécessité s'imposait de prendre des hommes de peine supplémentaires.

C'était un modèle — en noir — de ces êtres qu'on ne voit jamais apparaître sur l'asphalte des boulevards que lorsque les lumières s'allument et qui ne se montrent à la clarté du jour que deux ou trois fois par an, en ces jours de fêtes populaires, qui voient surgir d'entre les pavés des physionomies étranges et invues en temps ordinaires. Ces jours-là, il semble que toute la grande ville a subitement changé de population et Sidi était un des échantillons de cette humanité visible seulement à de rares intervalles, au grand jour de la capitale. Le père Robin l'avait déniché dans le taudis où il gîtait lamentablement, et l'avait engagé à venir faire avec toute la troupe la foire de Monteti; puis, il ne s'en était plus occupé.

— Vous avez un nègre ? mon ami. Et nous l'aurons à Monteti, ce nègre ?

Qu'advint-il ? Je ne sais — personne ne le saura jamais — toujours est-il que le jour du départ un seul sujet manqua à l'appel : le nègre.

La situation se compliquait subitement, car l'homme de couleur devait jouer un rôle considérable, il était la pierre de touche de notre succès à Monteti.

Et puis, il y avait promesse ferme faite à la municipalité de produire un nègre aux populations, et qui plus était, un nègre à sensation.

Désespéré, le père Robin voulait s'arracher les trois cheveux qui lui restaient sur la tête; il fallut une intervention vigoureuse de toute la troupe pour l'empêcher de commettre un tel acte de vandalisme.

Et la tapissière était là, elle nous attendait, prête à partir, le temps passait, nous nous mettions en retard à sonder l'horizon aux quatre coins cardinaux, rien, toujours le nègre n'arrivait pas.

— Faut barrer, y a pas, fit observer Robinet qui observait mélancoliquement la maigreur inquiétante des deux pur-sang attelés à notre tapissière, sans quoi, avec ces outils-là, on peut se mettre la ceinture pour arriver ce matin à Monteti.

Tandis que les deux nobles bêtes nous traînaient sur la route d'un pas neurasthénique, papa Robin laissait libre cours à ses lamentations.

— Ah ! la bourrique, ah ! le dégoûtant, gémissait-il, m'avoir plaqué comme ça, qu'est-ce que j'vais lui raconter demain. Pour sûr que si j'l'rencontre, j'vas lui mettre qu'èque chose dans la vue.

Et comme je cherchai à le calmer :

— J'vas l'crever que j'te dis, c'malpropre-là.

Tout fut impuissant à l'empêcher de broyer du noir pendant ce trajet de Paris à Monteti qui fut pour lui un calvaire.

Nous atteignîmes enfin la petite localité. Tout le monde se mit à l'œuvre pour monter la baraque sur l'emplacement qui nous était réservé.

La baraque ! Ce n'en était même point une, car on ne pouvait qualifier ainsi l'installation de fortune que nous avions apportée avec nous. Il était d'usage, en effet, pour un travail de si courte durée, de s'en tenir à ce que l'on appelle « un tour de toile », dispositif très rudimentaire qui laissait l'arène à ciel ouvert et comportait une estrade pour la parade et sur laquelle on accédait par un escalier embryonnaire de quelques marches.

Nous avions à peine commencé de planter les quatre piquets d'angle que, souriant et amène, s'approcha l'adjoint chargé de l'administration générale de la foire de Monteti.

Le sang du père Robin ne fit qu'un tour.

— Pour sûr qu'il va me demander où est le nègre, murmura-t-il, ça ne va pas rater.

Il avait deviné juste. L'échange des compliments d'usage était à peine terminé que cette question — qu'il aurait volontiers éludée — s'abattait sur le pauvre Robin :

— Mais je ne vois pas votre nègre, mon-sieur Robin, où donc est-il ?

O minute angoissante, il allait falloir avouer ! Avouer, c'était très joli, très tentant, c'était la solution la plus simple pour en finir de suite. Après tout, que risquait-on maintenant ? Oui, mais qui dira jamais la puissance des scrupules qui torturaient en ce moment l'âme de Robin, champion de Paris, directeur des grandes arènes athlétiques « dont auxquelles il avait donné son nom pour bien faire assavoir aux ceusses qui lui faisaient l'honneur d'y venir chez lui que tout s'y passait loyalement et sans chiqué ». Il avait promis un nègre, dût-il bouleverser le monde, il découvrirait ce nègre, objet de tous ses soucis, de toutes ses tortures, et de quel noir il l'aurait ! Ah ! ce Sidi qui empoisonnait aujourd'hui son existence ! Mais il ne serait qu'un visage pâle à côté du Bamboula que son imagination concevait et que lui, foi de Robin, il allait ce tantôt offrir aux Montetitiens extasiés.

M. l'adjoint récidiva :

— Et le nègre, insista-t-il, montrez-moi le nègre, c'est un sujet, savez-vous, qui m'intéresse ; nous n'en avons jamais eu à Monteti.

A suivre.

PAUL PONS.

Illustrations de DE PARYS.

Imprimerie de la *Vie au Grand Air*, Paris. H.-L. MOTTI. *Le Gérant* : CAMILLE LECESTRE.